

SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS (1873-1897)

Thérèse Martin est née à Alençon (France), le 2 janvier 1873, cinquième fille de Louis Martin et Zélie Guérin, canonisés en 2015. Après la mort de sa femme, le 28 août 1877, le père de Thérèse emménage avec ses enfants dans la ville de Lisieux. La petite Thérèse bénéficie de grâces spéciales qui lui permettent de mûrir humainement et spirituellement et qui l'aident à grandir dans la conscience de l'infinie Miséricorde de Dieu, dont la bonté veut se faire connaître à tout homme. Le jour de la Pentecôte de 1883, par l'intercession de Notre-Dame des Victoires, Thérèse reçoit une guérison miraculeuse. L'année suivante, elle fait sa première communion et expérimente la grâce de l'union intime avec le Christ.

Thérèse a à peine quinze ans et elle désire plus que tout rejoindre ses sœurs Pauline et Marie au Carmel de Lisieux pour devenir elle aussi carmélite contemplative. C'est la raison pour laquelle – profitant d'un pèlerinage diocésain à Rome et d'une audience avec le pape Léon XIII – elle demande audacieusement au Saint-Père de la dispenser de l'âge requis pour entrer au Carmel. Après quelques mois d'attente, elle finit par obtenir la permission espérée. Elle entre donc au couvent la même année, en 1888, et prononcera ses vœux deux ans plus tard, le 8 septembre 1890.

Son chemin de sainteté se renforça grâce à une indéfectible confiance en Dieu, même dans les moments de dure épreuve, dont elle témoigne dans les *Manuscrits*, les *Lettres* et les *Prières*. Sa doctrine intérieure se reflète également dans ses poésies et dans les petites pièces de théâtre qu'elle composa pour les récréations de ses sœurs carmélites. Comme collaboratrice de la maîtresse des novices, Thérèse se consacra à transmettre son expérience spirituelle, dont le message est condensé dans « la petite voie de l'enfance

spirituelle ». Elle reçut, en outre, la mission d'accompagner par sa prière et son sacrifice deux « frères missionnaires », une occasion pour consolider sa vocation apostolique et missionnaire qui la poussait à entraîner tout le monde avec elle, vers le Seigneur qui avait soif des âmes.

Le 3 avril 1896, durant la nuit du Jeudi au Vendredi Saint, les premiers symptômes de la maladie qui va la conduire à la mort se manifestent. C'est durant cette période de souffrance qu'elle comprend parfaitement sa vocation à l'intérieur de l'Église, tel un cœur brûlant d'amour qui est aimé, aime et fait aimer. En raison de l'aggravation de sa maladie, elle est finalement transférée à l'infirmerie et y meurt le 30 septembre 1897, à l'âge de seulement vingt-quatre ans. Comme elle-même l'écrit dans sa nuit obscure : « Je ne meurs pas, j'entre dans la vie. »

Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face fut canonisée par le pape Pie XI le 17 mai 1925, et fut proclamée deux années plus tard Patronne universelle des missions, avec saint François-Xavier. Le 19 octobre 1997, saint Jean-Paul II la déclarait Docteur de l'Église. Sa fête liturgique est célébrée le 1^{er} octobre.

Dans son *Histoire d'une âme, Manuscrit autobiographique C*, sainte Thérèse fait mémoire de la force avec laquelle Dieu l'a attirée à une union intime avec Lui : « Seigneur, je le comprends, lorsqu'une âme s'est laissée captiver par l'odeur enivrante de vos parfums, elle ne saurait courir seule, toutes les âmes qu'elle aime sont entraînées à sa suite ; cela se fait sans contrainte, sans effort, c'est une conséquence naturelle de son attraction vers vous. De même qu'un torrent, se jetant avec impétuosité dans l'océan, entraîne après lui tout ce qu'il a rencontré sur son passage, de même, ô mon Jésus, l'âme qui se plonge dans l'océan sans rivage de votre amour, attire avec elle tous les trésors qu'elle possède... Seigneur, vous le savez, je n'ai point d'autres trésors que les âmes qu'il vous a plu d'unir à la mienne » (334-335).

L'ardeur de sainte Thérèse est enflammée et alimentée par sa vie d'union avec son Seigneur. Elle la puisait dans une prière incessante, dans la méditation de sa Parole, dans les Sacrements et dans la vie fraternelle au

monastère. S'il est vrai que la contemplation est la voie qui porte à sa maturité l'authentique sollicitude vis-à-vis de la réalité toute entière, alors l'âme qui devient propriété exclusive de Dieu devient aussi un don de Dieu pour les autres ; son existence, dédiée exclusivement et gratuitement au service de la louange de Dieu, proclame et annonce la primauté de Dieu et la transcendance de toute personne humaine, créée à son image et à sa ressemblance. L'ardeur de cette grande petite sainte s'exprime par sa confiance absolue en Dieu et par son désir de partager avec ses frères les hommes son expérience de rencontre avec Lui, dans une étreinte universelle de communion. Sainte Thérèse considère la confiance en Dieu comme un puissant instrument de conversion. Vivant pour répondre au désir de Jésus d'être aimé, elle désire l'aimer et le faire aimer, répondant à l'amour par l'amour. Le plus grand désir de Thérèse, c'est la sainteté, inséparable du désir de salut pour tous ses frères, avec une attention particulière pour les plus pauvres. L'apostolat des contemplatifs se vit certes derrière les murs clos du monastère – qui délimitent un espace, réservé à l'intimité avec le Seigneur – mais il est lié au cœur du Corps Mystique du Christ, un cœur qui aime et qui transmet l'amour, en permettant à chacun de vivre selon son charisme propre, sa mission individuelle et son identité unique, au service du Royaume.

Seule une vie offerte à Dieu en union avec le sacrifice du Calvaire peut obtenir aux missionnaires la grâce de servir avec fidélité, créativité et énergie, le Seigneur et les frères. La charge pastorale des âmes et le travail missionnaire en tant que tel ne peuvent se passer de cette réalité fondamentale. C'est une fusion entre la vie contemplative et la vie active, qui jaillit dans le cœur de celui ou de celle qui répond à l'appel de Dieu et qui prend une part active dans le Corps Mystique du Christ, lieu où les différents membres développent en harmonie leur mission respective et se soutiennent mutuellement pour obtenir un fruit fécond. C'est ainsi que même un endroit exclusivement réservé à la louange du Seigneur, un monastère de clôture, devient un lieu propice à l'action missionnaire, comme lieu d'intercession et de participation priante et fraternelle aux efforts missionnaires.

« Je voudrais en même temps annoncer l'Évangile dans les cinq parties du monde et jusque dans les îles les plus reculées... Je voudrais être missionnaire non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde et l'être jusqu'à la consommation des siècles... Mais je voudrais par-dessus tout, ô mon Bien-Aimé Sauveur, je voudrais verser mon sang pour toi jusqu'à la dernière goutte... Le Martyre, voilà le rêve de ma jeunesse [...] car je ne saurais me borner à désirer un genre de martyre... Pour me satisfaire, il me les faudrait tous [...] Jésus, si je voulais écrire tous mes désirs, il me faudrait emprunter ton livre de vie, là où sont rapportées les actions de tous les Saints et ces actions, je voudrais les avoir accomplies pour toi » (*Histoire d'une âme, Manuscrit B, 334-335*).

Thérèse offrait volontiers ses souffrances pour soutenir la vocation et l'œuvre des missionnaires. Elle en expliquait le sens à ses sœurs qui observaient ses efforts, mais qui ne comprenaient pas bien les motivations profondes qui la poussaient à agir ainsi. Thérèse ne s'épargna aucun sacrifice sur terre et son cœur ardent lui faisait même dire qu'elle continuerait à ne pas chercher de repos après la mort, pourvu que ses frères les hommes découvrent l'Amour. C'est cette motivation profonde qui l'unissait encore davantage à son Seigneur.

Dans sa correspondance épistolaire avec ses deux fils spirituels missionnaires, Thérèse soulignait le fait que l'efficacité des armes apostoliques dont ils disposaient ne serait que plus performante si elle y joignait le soutien de la prière et du sacrifice que son âme élevait à Dieu à leur intention. Elle insistait sur la beauté de la Petite Voie, qu'elle parcourut elle-même pour atteindre le Cœur du Seigneur et pour y conduire tous les missionnaires et les âmes qui leur étaient confiées.

Dans une de ses prières riche en références bibliques, Thérèse s'adresse à Dieu en ces termes : « Ô mon Jésus ! je vous remercie de combler un de mes plus grands désirs, celui d'avoir un frère, prêtre et apôtre [...] Vous le savez, Seigneur, mon unique ambition est de vous faire connaître et aimer, maintenant mon désir sera réalisé ; je ne puis que prier et souffrir, mais l'âme à laquelle vous daignez m'unir par les doux liens de la charité

ira combattre dans la plaine pour vous gagner des cœurs et moi, sur la montagne du Carmel, je vous supplierai de lui donner la victoire. Divin Jésus, écoutez la prière que je vous adresse pour celui qui veut être votre Missionnaire, gardez-le au milieu des dangers du monde, faites-lui sentir de plus en plus le néant et la vanité des choses passagères et le bonheur de savoir les mépriser pour votre amour. Que déjà son sublime apostolat s'exerce sur ceux qui l'entourent, qu'il soit un apôtre, digne de votre Cœur Sacré » (*Prière de 1895*).



Octobre
2019

SAINT FRANÇOIS-XAVIER (1506-1552)

François-Xavier est connu pour être le plus grand saint missionnaire de l'époque moderne, à tel point que Benoît XV, dans sa lettre apostolique *Maximum Illud* (1919), l'a même comparé aux apôtres.

François-Xavier est né le 7 avril 1506 au château de Xavier, dans la province de Navarre (Espagne). Il mourut sur l'île de Sancian, au large de la Chine. Il fut l'un des premiers compagnons de saint Ignace de Loyola ; ils furent d'ailleurs canonisés ensemble, en 1622, en même temps que Thérèse d'Avila et Philippe Néri, par le Pape Grégoire XV, l'année même où ce Pape fonda la *Sacra Congregatio de Propaganda Fide*. Saint François-Xavier fut ensuite déclaré « Patron de l'Orient » par le pape Benoît XIV en 1748, puis Patron de la propagation de la foi par Pie X en 1904. Enfin, en 1927, il fut proclamé Patron de toutes les missions par le pape Pie XI, au même titre que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus » (*San Francesco Saverio. Le lettere e altri documenti*, éd. A. Carboni, Città Nuova, Rome, 1991, 35). Il est donc l'un des représentant les plus significatifs de cette Église tridentine qualifiée d'« Église pour les âmes ».

La vie et l'œuvre de François-Xavier prennent place, en effet, dans cette période caractérisée par la réforme de l'Église, par la lutte contre le protestantisme et par la mission *ad gentes*, inaugurée dans le sillage des grands voyages d'exploration des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles et par la nouvelle compréhension géographique du monde qui en découlait, printemps missionnaire de l'ère moderne. Dans cet horizon, François-Xavier accomplit une telle œuvre d'évangélisation qui mérita le titre d'« apôtre des Indes et du Japon », un titre que l'on ne peut comprendre correctement qu'à la lumière des conditions de vie de l'époque et des conditions inhérentes aux voyages, aux

distances et aux temps des déplacements (de 1541 à 1552, François-Xavier parcourut 63 000 km par mer).

La vie de François-Xavier se déroula en deux parties : une partie européenne, de 1506 à 1541, marquée par sa rencontre à Paris avec Ignace de Loyola qui, en répétant constamment cette phrase de Jésus : « Quel avantage, en effet, un homme aura-t-il à gagner le monde entier, si c'est au prix de sa vie ? » (Mt 16, 26) conquiert François-Xavier qui devint l'un des premiers compagnons d'une aventure qui allait déboucher sur la Compagnie de Jésus. Puis une partie asiatique, de 1541 à 1552, caractérisée par l'apostolat *ad gentes* qui le conduisit en Inde (1541-1545), aux Îles Moluques (1545-1549) et au Japon (1549-1552), jusqu'à sa mort à Sancian. Grâce à François-Xavier, le « spectacle de la sainteté » rejoignit des contrées et des peuples jusqu'alors inconnus de l'Église et qui pouvaient désormais écouter l'annonce de l'Évangile et accueillirent le salut universel dans la foi en Jésus-Christ ressuscité.

Sa relation avec Ignace et l'expérience d'amitié dans le Christ entre les premiers membres de la Compagnie de Jésus sont deux éléments originaux et permanents de la physionomie spirituelle de saint François-Xavier. La centralité constante de la personne de Jésus-Christ a été présente dès l'origine de la Compagnie de Jésus, ainsi appelée car personne d'autre ne dirigeait ses membres, sinon Jésus-Christ qu'ils voulaient servir et lui seul. C'est de là que découlait l'appartenance au Corps du Christ dans l'histoire car, même si l'Église était guidée par le Pape en tant que Successeur de Pierre, c'est dans le contexte de cette appartenance que la Compagnie de Jésus s'était constituée en un lieu de familiarité et d'amitié avec le Christ Ressuscité, vivant et présent parmi ceux qui en étaient devenus les amis et les compagnons.

La spiritualité et l'action missionnaires de François-Xavier reposaient fondamentalement sur cette conviction exprimée par saint Paul : « En effet, l'amour du Christ nous saisit quand nous pensons qu'un seul est mort pour tous, et qu'ainsi tous ont passé par la mort. Car le Christ est mort pour tous, afin que les vivants n'aient plus leur vie centrée sur

eux-mêmes, mais sur lui, qui est mort et ressuscité pour eux. Désormais nous ne regardons plus personne d'une manière simplement humaine : si nous avons connu le Christ de cette manière, maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. Si donc quelqu'un est dans le Christ, il est une créature nouvelle. Le monde ancien s'en est allé, un monde nouveau est déjà né » (2 Co 5, 14-16).

Cette conviction se conjugait dans le contexte concret dans lequel François-Xavier vivait et effectuait son apostolat. Ses lettres font ressortir d'importantes indications, comme celle qu'il écrivit à Ignace le 28 octobre 1542 ou celle qu'il adressa aux compagnons de Rome, le 15 janvier 1544, et dont nous rapportons ici quelques passages : « Quand j'arrivais dans ces lieux, je baptisais tous les enfants qui n'avaient pas encore reçu le sacrement, si bien que j'ai donné le baptême à un nombre incalculable d'enfants qui étaient incapables de faire la différence entre la gauche et la droite. Lorsque j'arrivais dans un village, les enfants ne me laissaient même pas le temps de réciter l'office, de manger ou de dormir, tant que je ne leur avais pas appris quelques prières. Alors j'ai commencé à comprendre pourquoi le Royaume des cieux est à eux [...] J'ai découvert parmi eux de grands talents et si j'avais pu les instruire dans la sainte foi, je suis sûr qu'ils qu'ils seraient tout devenus de bons chrétiens » (*San Francesco Saverio. Le lettere e altri documenti, op. cit.*, 102-103).

« Dans ces lieux, beaucoup ne purent devenir chrétiens par manque d'une âme missionnaire qui aurait pu les instruire dans les choses pieuses et saintes. Très souvent je suis pris d'un irrésistible désir de venir dans les chaires de vos Universités et d'y crier à tue-tête – surtout celle de la Sorbonne à Paris, où la science théologique semble avoir plus d'importance que sa mise en pratique – : “Combien d'âmes ne peuvent aller en Paradis et se condamnent à l'enfer, à cause de votre négligence !” » (*ibid.*, 110-111).

De ces textes, il apparaît clairement que la spiritualité de François-Xavier était en constant rapport avec son apostolat, en vue du salut des âmes : celle d'un apostolat itinérant, d'une prédication kérygmatisque, d'une ins-

truction catéchétique basique, d'une connaissance de la réalité locale et du partage des conditions des gens, surtout des plus pauvres. Son apostolat se caractérisait également par « une manière affable, compréhensive et respectueuse envers tous, certainement l'un de ses dons les plus beaux et attrayants, qui servait à cacher, sous un voile de discrétion et de la meilleure des façons, cette vie spirituelle très intense et cette union intime avec Dieu qui brûlaient dans son cœur » (*ibid.*, 38).

À ces éléments s'ajoutait l'expérience du sacrifice et de l'épreuve, comme le saint l'écrivait à Ignace, le 9 avril 1552, en vertu de ce qu'il avait vécu au Japon. « Fort de mon expérience au Japon, je recommanderais deux choses aux Pères qui viendront sous ces cieux pour s'occuper du soin des âmes, et surtout à ceux qui iront prêcher dans les Universités : la première est que ces Pères aient été fortement mis à l'épreuve, qu'ils aient été persécutés dans le monde et aient acquis une profonde connaissance d'eux-mêmes, car au Japon ils seront persécutés bien plus qu'ils ne l'ont jamais été en Europe. Ici, c'est une terre froide, avec peu de vêtements ; on ne dort pas dans un lit, car il n'y en a pas ; un pays pauvre où manque la nourriture ; les étrangers sont méprisés, surtout ceux qui viennent prêcher la loi de Dieu. Au Japon, les prêtres seront toujours persécutés. Et que dire à ceux qui iront prêcher dans les Universités : qu'ils ne s'imaginent pas qu'ils pourront garder longtemps ce dont ils ont besoin pour célébrer la messe, tant il y aura de voleurs là où ils iront. Parmi les peines et les tribulations, il manque la consolation de la messe et des forces spirituelles accordées à ceux qui reçoivent le Seigneur. Voyez, Votre sainte Charité, de quel type de vertu doivent être muni les Pères qui seront envoyés pour prêcher dans les Universités de ce pays » (*ibid.*, 422).

Les peines, les renoncements et les épreuves étaient toutefois vécus dans la confiance, dans la paix et dans la joie, sûr que ces grâces lui venaient de Dieu, comme il en témoigne dans ses écrits. Le saint était aidé par le témoignage d'une authentique et fidèle amitié exprimée par les lettres tant attendues d'Ignace et de ses amis. L'amour du Christ, qui s'était manifesté à lui à Paris, lors de sa rencontre avec Ignace, accompagnait François-Xavier

et s'exprimait par toute sa personne et sa vie, consacrée à l'annonce de l'Évangile et au salut des hommes et des femmes qu'il rencontra dans cet Extrême-Orient de la première moitié du XVI^{ème} siècle.



Octobre
2019

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE (1182-1226)

C'est en 1206 que François Bernardone, fils d'un riche commerçant d'Assise, en Italie, entreprit le chemin d'une profonde conversion et changea radicalement sa teneur de vie. De jeune homme insouciant et vaniteux, il devint un chercheur de Dieu, sincère et passionné. Environ deux ans plus tard, dans la chère église de Sainte-Marie-des-Anges, il fut frappé en écoutant le passage évangélique de l'envoi des disciples de Jésus. Quand il entendit que les apôtres ne doivent posséder ni or, ni argent, mais uniquement prêcher le Royaume de Dieu et la pénitence, il s'exclama, rempli de joie : « C'est ce que je veux, ce que je demande, c'est ce que je désire ardemment de tout mon cœur » (*Vita Prima di Tommaso da Celano*, 22 : *Fonti Francescane* [FF], 356). L'Évangile lui indiqua la route et le poussa vers la mission.

Sa conversion mûrit quand, dans l'église de Saint-Damien, il entendit le Crucifié lui révéler la volonté divine de restaurer la maison du Seigneur qui tombait en ruines. L'image du Crucifié devint pour lui le miroir où se reflétaient les visages de tous les hommes Crucifiés. François mit littéralement en pratique les paroles de l'Évangile en se dépouillant de tout bien, même de ses vêtements. Par un geste symbolique, au beau milieu d'une place à Assise, il fut recouvert du manteau épiscopal : à partir de ce moment-là, il était sous la protection de l'évêque Guy.

Dès que le premier groupe de huit compagnons se forma, François les envoya au quatre coins du monde pour annoncer la Parole de Dieu. Il était conscient que Dieu avait confié à sa communauté une mission universelle et il cherchait à la faire reconnaître par le Souverain Pontife. Cette sensibilité évangélisatrice globale se retrouve aussi dans le dialogue entre

François et le Cardinal Ugolin. Opposé à une expansion rapide et chaotique de l'Ordre, François affirma : « Ne pensez pas, Messire, que le Seigneur a envoyé les frères pour le seul bien de ces régions. Je vous dis en vérité que Dieu a choisi et envoyé les frères pour le bénéfice spirituel et le salut des âmes des hommes du monde entier ; ils seront reçus non seulement sur les terres des chrétiens, mais aussi sur celles des infidèles » (*Leggenda perugina*, 82 : FF, 1638).

L'annonce de l'Évangile était une conséquence naturelle de l'adhésion totale de François à Jésus-Christ. Le critère christologique était décisif pour le Poverello dans les moments de doute et de perplexité. La *sequela Christi* impliquait non seulement la pauvreté, l'itinérance et la fraternité, mais aussi l'engagement missionnaire. François désirait ardemment se consacrer au travail apostolique jusqu'au sacrifice de lui-même à la manière de Jésus. Ce désir ardent de parvenir à la conformité avec le Seigneur fit naître en lui l'idée d'aller porter la Bonne Nouvelle aux infidèles.

Après deux tentatives infructueuses de se rendre en Terre Sainte et au Maroc (1212-1215) et après avoir envoyé frère Egidio à Tunis et frère Élie en Palestine, François adhéra en 1219 à la croisade et arriva en Égypte. Dans le camp chrétien situé près de la ville de Damiette, dans le delta du Nil, il joua un rôle d'assistant spirituel et prit soin des soldats blessés. Au cours d'un armistice, François et frère Illuminé se rendirent dans le camp musulman et demandèrent audience au sultan Al-Malik al-Kamil. « Aux Sarrazins qui l'avaient fait prisonnier le long du trajet, il répétait : "Je suis chrétien, conduisez-moi à votre seigneur." Quand on l'amena à lui, observant l'aspect de cet homme de Dieu, la bête cruelle se transforma en un homme doux et, pendant plusieurs jours, il l'écouta avec beaucoup d'attention, tandis qu'il prêchait le Christ devant lui et les siens » (*Jacques de Vitry, Historia Occidentalis* 14 : FF, 2227). Al-Malik al-Kamil, que toutes les sources s'accordent à présenter comme un homme sage et généreux, accueillit les frères avec courtoisie et bienveillance. François ne se limita pas à rendre cette cordialité, mais il professa la foi chrétienne avec simplicité, franchise et force et annonça le *kérygme* du salut

en Jésus-Christ. Contrairement aux discours de nombreux chrétiens de l'époque, et même de certaines allocutions papales, le Pauvre d'Assise n'employa pas un langage offensif à l'égard de la foi islamique et ne blessa pas non plus la sensibilité religieuse de son interlocuteur. L'objectif de sa mission demeura toutefois bien défini : convertir le sultan et – selon la ligne des missionnaires médiévaux – convertir à sa suite le peuple de ses sujets. Certaines sources rapportent que, sa fervente prédication ne portant pas les résultats espérés, François eut recours à un autre argument et proposa l'ordalie – l'épreuve du feu – comme ultime vérification de ses paroles. Face à la panique et à la colère de ses conseillers, le sultan n'accepta pas ce défi, mais il demeura profondément impressionné par la foi et par le courage du frère. Sa présence et ses discours spirituels révélaient un autre visage de la Chrétienté et mettaient en lumière une vive et profonde expérience de Dieu. Le voyage de François en Orient apparut donc infructueux : le frère ne convertit pas le sultan, ni n'obtint la palme du martyr. Toutefois le Poverello se fit un ami et confia à son Ordre la tâche de poursuivre la mission et le dialogue pacifique avec le monde islamique. L'expérience qu'il avait vécue lui permit, après être rentré dans sa patrie, d'élaborer un projet missionnaire pour son Ordre, en accordant une attention particulière aux frères musulmans.

L'absence de François en Italie fit éclater une crise dans le gouvernement de la communauté des frères : l'Ordre naissant au caractère international avait un urgent besoin d'un règlement juridique précis et efficace. François est le premier fondateur d'un Ordre religieux à insérer dans sa législation une section entière consacrée aux missions. Le chapitre XVI de la *Regola non bollata*, composée en 1221, est un véritable « traité de méthodologie missionnaire » et, avec le chapitre XII de la *Regola bollata*, approuvée en 1223 par le Pape Honorius III, il trace un programme valable pour tous les frères. Pour la première fois, l'annonce de l'Évangile n'est pas seulement la responsabilité de certains personnages charismatiques, mais l'ensemble de l'Ordre franciscain est encouragé à suivre des lignes d'action concrètes pour accomplir la mission.

La nouveauté du dessein missionnaire conçu par François se manifeste dans le titre du chapitre XVI de la *Regola non bollata* : « De ceux qui vont parmi les Sarrazins et les infidèles ». De fait, alors qu'à cette époque les croisés partaient se battre « contre » (*contra*) les musulmans, le Poverello envoie ses frères non seulement « à » (*ad*) eux, mais « parmi » (*inter*), au milieu d'eux. La création d'une colonie occidentale est totalement étrangère à l'esprit franciscain. Les présupposés en vue d'une activité missionnaire efficace sont la solidarité et l'amitié avec les populations locales et la connaissance du milieu islamique. Par la suite, François présenta deux façons de se comporter des missionnaires sur le territoire musulman : « L'une est qu'ils n'aient pas de litiges ou de disputes, mais soient soumis à cause du Seigneur à toute institution humaine et confessent d'être chrétiens. L'autre est que, lorsqu'ils voient que cela plaît au Seigneur, ils annoncent la Parole de Dieu pour qu'ils croient au Dieu Tout-Puissant, Père et Fils et Saint Esprit, Créateur de toutes choses, et dans le Fils Rédempteur et Sauveur, et soient baptisés et deviennent chrétiens » (*Regola non bollata*, chapitre XVI, 7-10 : FF, 43). Dans ce passage, nous voyons une stratégie missionnaire nouvelle et originale. En premier lieu, le témoignage d'une vie animée par l'amour de Dieu. La seule présence doit être significative et éloquente. L'exemple de la fraternité est la méthode la plus efficace et crédible de l'évangélisation. Les frères doivent donc renoncer à toute prétention de supériorité et de domination, respecter les coutumes locales et s'insérer, comme chrétiens, dans le contexte local. Par la pratique des vertus chrétiennes, les témoins silencieux de l'Évangile sont tenus de confesser leur foi avec courage et humilité. Le second élément est l'annonce explicite de la Parole de Dieu, qui ne pourra advenir qu'après une évaluation attentive des circonstances et après avoir patiemment attendu le moment opportun. Le missionnaire ne peut pas s'approprier la Parole, il ne peut pas être l'usurpateur impulsif de la Bonne Nouvelle, mais il doit s'immerger dans l'écoute de Dieu et percevoir sa volonté. François ne perd pas de vue l'objectif principal de la mission, à savoir la conversion des infidèles. L'adhésion à la foi doit être un choix personnel et non précipité. Bien

plus, elle doit être considérée comme le résultat efficace du témoignage et de l'annonce des frères.

Le voyage missionnaire du Poverello en Orient a laissé des traces dans sa spiritualité et l'a poussé à assimiler certaines formes de piété et de prière qu'il trouva dans le milieu islamique, comme cela ressort de certaines de ses lettres. Dans sa *Lettre aux chefs des peuples* (Lcp), François suggère de créer dans les pays chrétiens la charge d'animateur public qui – à la manière d'un muezzin – pourrait réunir les gens pour la prière : « À l'intention du peuple qui vous est confié, rendez au Seigneur ce témoignage de vénération : chaque soir faites proclamer par un crieur public, ou avertissez par quelque autre signal que tout le peuple ait à rendre louange et grâces au Seigneur Dieu tout-puissant » (Lcp 9 : FF, 213). On retrouve un écho lointain de cette proposition de François dans l'initiative du frère Benoît d'Arezzo, ancien ministre provincial en Terre Sainte, à qui l'on doit de faire sonner la cloche durant la récitation de l'Angélus, une pratique qui se propagea ensuite dans toute la chrétienté.

L'idée de la mission est présente dans la vie de François, dès le début de sa conversion. Elle découle du désir de vivre l'Évangile et de suivre les pas du Divin Maître. L'invention de la crèche pour le Noël de l'année 1223, à Greccio, et le don des stigmates, manifestent sa profonde identification spirituelle et corporelle avec Jésus-Christ, source et raison de sa foi et de sa mission. Malade et affaibli par une vie de privations, François s'éteignit à Assise, au soir du 3 octobre 1226.

Octobre
2019

BIENHEUREUX PAOLO MANNA (1872-1952)

« Chez le Père Paolo Manna, nous apercevons également un reflet particulier de la gloire de Dieu. Il consacra toute son existence à la cause missionnaire. Dans toutes les pages de ses écrits apparaît la personne vivante de Jésus, centre de la vie et raison d'être de la mission. »

C'est par ces mots que saint Jean-Paul II retrace et synthétise, dans l'Homélie pour la béatification du Père Manna, le 4 novembre 2001, la physiologie spirituelle de ce grand apôtre de l'évangélisation *ad gentes*, considéré par les experts comme un précurseur du Concile Vatican II.

Paolo Antonio Manna est né à Avellino, dans la région italienne de la Campanie, le 16 janvier 1872, cinquième d'une famille de six enfants. Après avoir fait ses études élémentaires et techniques à Avellino et à Naples, il alla suivre les cours de philosophie à l'Université Grégorienne de Rome. C'est là qu'il entendit l'appel du Seigneur à la vie missionnaire et entra dès lors au séminaire de l'Institut Pontifical pour les Missions Étrangères de Milan, pour y étudier la théologie. Il fut ordonné prêtre le 19 mai 1894, dans la cathédrale de Milan.

Destiné par ses supérieurs à la Birmanie (actuel Myanmar), il partit le 27 septembre 1895 pour la mission de Toungoo. Bien que conditionné par une santé fragile, il se prodigua avec un dévouement inlassable à l'évangélisation¹ et à la promotion humaine de l'ethnie des Karens (en particulier des Ghekhus, sur lesquels il écrivit plus tard une monographie très appréciée). Les efforts requis par les voyages, les fièvres provoquées par la malaria et

¹ Les parents du premier bienheureux natif de Birmanie (aujourd'hui Myanmar), Isidore Ngei Ko Lat, catéchiste, martyrisé avec le père Mario Vergara, missionnaire du PIME et catéchiste, furent aussi évangélisés par le Père Manna. Ils ont été béatifiés le 24 mai 2014, dans la cathédrale d'Aversa (diocèse de la province de Caserte, en Italie).

un début de tuberculose le contraignirent à un rapatriement définitif, le 7 juillet 1907.

En Italie, le père Paolo se jeta à corps perdu dans une intense activité d'animation missionnaire très diversifiée, mettant à profit ses dons de fin observateur de la réalité ecclésiale dans son ensemble, de conférencier et d'écrivain cultivé. Sa devise devint : « Toute l'Église pour le monde entier. » « Âme de feu² », il transmet dans ses livres son ardente vision de foi concernant les problèmes multiples et complexes de la mission *ad gentes*. Il développa, à ce propos, une analyse audacieuse et pénétrante, avec des intuitions souvent qualifiées de « prophétiques » par les experts.

En 1909, il fut nommé directeur de la revue *Le Missioni Cattoliche* qui reçut une nouvelle impulsion sous sa direction experte et dynamique. Il publia plusieurs livres et opuscules, écrivit des articles sur les thématiques missionnaires qui lui tenaient le plus à cœur. Il lança diverses initiatives de coopération missionnaire : adoptions, bourses d'études, feuillets de prière pour les missions... Il fonda plusieurs revues, comme *Propaganda Missionaria* pour les familles, *Italia Missionaria* pour les jeunes et, plus tard, *Venga il tuo Regno*, principalement pour les familles de l'Italie méridionale.

En 1915, le père Manna accomplit les premiers pas vers la fondation de l'Union Missionnaire du Clergé (devenue l'Union Pontificale Missionnaire, UPM) : « le joyau de sa vie », comme la qualifiera Pie XII. Un soutien décisif pour réaliser ce projet lui vint de Mgr Guido Maria Conforti, évêque de Parme, canonisé en 2011, et fondateur des Missionnaires Xavériens. Les statuts de l'Union, présentés au pape par Mgr Conforti en personne, furent approuvés le 31 octobre 1916. Dans sa Lettre apostolique *Maximum Illud*, de 1919, Benoît XV exalta l'Union Missionnaire du Clergé, exprimant le souhait qu'elle fût « instituée dans tous les diocèses du monde catholique ».

L'idée de base du père Manna, pleinement partagée par Mgr Conforti, était qu'il fallait partir du clergé pour mettre l'ensemble du peuple de Dieu en état de mission. Le père Paolo était convaincu que « chaque prêtre, par

² C'est ainsi que le définit le père Gian Battista Tragella (1885-1968), missiologue insigne, historien du PIME, grand ami et collaborateur du père Manna, ainsi que son premier biographe.

nature, par définition, est un missionnaire », mais qu'il a constamment besoin de raviver en son cœur la flamme du zèle apostolique. « Le missionnaire est par excellence l'homme de foi : il naît dans la foi, il vit de la foi, c'est pourquoi il travaille, souffre et meurt volontiers [...] Sans la foi, le missionnaire ne s'explique pas, il n'existe pas ; ou alors, s'il existe, ce n'est pas le vrai missionnaire de Jésus-Christ » (P. Manna, *Virtù Apostolica – Lettere ai missionari*, EMI, Bologne, 1997, 89).

En 1924, il se vit confier une nouvelle responsabilité, particulièrement importante : celle de diriger, comme Supérieur Général, l'Institut pour les Missions Étrangères de Milan qui devint, en 1926, l'Institut Pontifical pour les Missions Étrangères (PIME), selon la volonté de Pie XI, qui l'unit au Séminaire Missionnaire des Saint Apôtres Pierre et Paul de Rome. Durant les dix années qu'il passa à la tête de l'Institut, la passion missionnaire du père Manna se révéla surtout à travers les « conversations en famille » : des lettres-méditations adressées à ses confrères et publiées dans *Il Vincolo*, un bulletin destiné à informer, motiver et rassembler les membres du PIME œuvrant dans le monde entier. Rassemblés par la suite en un volume intitulé *Virtù Apostolica*, ces écrits constituent aujourd'hui un classique de la spiritualité missionnaire.

Le père Manna était fermement convaincu du rôle central de la prière dans la vie apostolique du missionnaire. « Soyez des hommes de vie intérieure, des hommes de prière. [...] Il est important de savoir prêcher, mais plus encore de savoir prier. Le missionnaire qui maîtrise bien la langue et sait prêcher mais qui prie peu exposera excellemment la vérité de notre sainte religion, mais il laissera les âmes froides. Le missionnaire qui a une grande intimité avec Dieu dans la prière, même s'il a des difficultés à prêcher, aura toujours le don de transmettre l'esprit de Jésus-Christ dans les âmes, ce que d'ailleurs la prédication doit obtenir avant tout. Le premier enseignera Jésus-Christ, l'autre le fera voir. Vous comprenez bien la différence ! “Si celui qui enseigne n'est pas homme de vie intérieure, sa langue dira des choses vaines” (Saint Grégoire) » (P. Manna, *Virtù Apostolica – Lettere ai missionari*, op. cit., 1997, 100).

La pensée du père Manna s'enrichit et se précisa à la suite d'un long voyage missionnaire d'environ deux ans en Orient (1927-1929). À partir de l'observation des multiples situations environnementales, culturelles et ecclésiales, ainsi que des rencontres avec de nombreuses personnalités et avec les missionnaires sur le terrain, il rédigea un mémoire intitulé *Observations sur la méthode moderne d'évangélisation*. Ce texte de quatre-vingt-dix pages avec des notes, des commentaires et des propositions audacieuses et innovantes fut envoyé à Propaganda Fide, mais ne fut édité qu'en 1977.

En 1934, une fois son mandat de Supérieur Général de l'Institut achevé, une autre grande œuvre, qu'il avait lui-même commencée et préparée avec soin, connaîtra son aboutissement, sur mandat de l'Assemblée Générale du PIME, grâce à son successeur à la tête de l'Institut, Mgr Lorenzo Maria Balconi : la fondation des Missionnaires de l'Immaculée (Milan, le 8 décembre 1936). Cette nouvelle congrégation féminine reconnaît dans le père Manna « l'inspirateur » de son charisme missionnaire.

De 1937 à 1941, le père Manna fut Secrétaire international de l'Union Missionnaire du Clergé. Il entretint tout un réseau de relation avec des nonces, des évêques et des prêtres du monde entier. Il continua en même temps à écrire des lettres et à publier livres et articles. Particulièrement sensible aux lignes de fracture qui divisent les confessions chrétiennes, il devint « prophète de l'œcuménisme ». En 1941, il publia le livre *Nos frères séparés et nous*, qui fut traduit dans de nombreuses langues. Cette œuvre fut bien accueillie par les chrétiens non catholiques, en Orient comme en Occident, même si chacun resta sur ses positions. En 1950, il écrivit *Nos Églises et la propagation de l'Évangile* ; les idées exposées dans cette œuvre seront largement reprises par Pie XII dans l'Encyclique *Fidei Donum*.

Le père Paolo Manna mourut à Naples le 15 septembre 1952. Sa dépouille mortelle repose à Ducenta (près de Naples). Il fut béatifié par Jean-Paul II, le 4 novembre 2001.

VÉNÉRABLE PAULINE MARIE JARICOT (1799-1862)

Pauline Marie Jaricot est née dans une famille catholique fervente, le 22 juillet 1799, quelques années seulement après la Révolution Française. Elle était la septième et dernière fille d'Antoine et Jeanne Jaricot, marchands de soie à Lyon, ville dont les racines chrétiennes remontent au II^{ème} siècle et qui compte parmi ses évêques saint Irénée, un Père de l'Église.

Pauline fut baptisée le jour même de sa naissance. Ses parents avaient demandé à un prêtre fidèle au Pape de baptiser leur dernière fille dans la maison familiale, car le curé de la paroisse Saint-Nizier, dont ils dépendaient, avait prêté serment au Gouvernement révolutionnaire, serment qui minait l'autorité de l'Église de France. Ce fut donc dans un climat d'instabilité civile et durant une période de profonds changements sociaux que Pauline vécut dans ce monde et porta à bien un projet qui devint crucial pour l'activité d'évangélisation.

Tous les récits laissent apparaître que c'était une petite fille joyeuse et vive, très résolue et même un peu têtue. Dans son autobiographie – qui doit être lue en sachant que Pauline était très sévère avec elle-même – elle écrit : « Je suis née avec une imagination débordante, un tempérament superficiel et un caractère violent et paresseux. J'aurais pu être absorbée par beaucoup de choses [...] mais Dieu me donna un cœur loyal qui s'abandonnait aisément à la dévotion. » Pauline aimait beaucoup son frère Philéas, de deux ans son aîné, bien déterminé à devenir un jour missionnaire en Chine. Quand Philéas lui fit part de son intention, Pauline lui annonça qu'elle voulait partir avec lui pour s'occuper des pauvres et des malades et s'occuper de la décoration de l'église.

Durant son adolescence et les premières années de sa vie d'adulte, elle était inconstante au niveau de sa dévotion : des moments de prière intense, où naissait en elle le désir de passer de longues périodes à l'église devant le Saint-Sacrement et prier par l'intercession de la Vierge Marie, alternaient avec des occasions où elle désirait participer à des événements mondains, en s'habillant élégamment pour se faire admirer et courtiser par des jeunes gens avec lesquels elle imaginait d'éventuels mariages idylliques. Le 16 avril 1812, à l'âge de treize ans, après une préparation soignée et respectueuse, elle fit sa première communion avec une grande dévotion.

Mais sa vie allait radicalement changer à l'âge de quinze ans, à la suite d'un incident domestique. Elle était en train de faire le ménage quand elle tomba d'un tabouret et chuta violemment sur le sol. Sa chute endommagea gravement son système nerveux, l'empêchant de bouger et de parler normalement. Les médecins tentèrent différents traitements mais ils étaient très pessimistes sur la possibilité de trouver un remède. Sa mère était si préoccupée par son état de santé qu'elle en tomba malade. Sa maladie s'aggrava plus encore lors de la mort inopinée de son fils aîné, Narcisse, âgé de vingt et un ans. Antoine Jaricot décida d'installer sa fille dans un petit village en périphérie lyonnaise, dans l'espoir que la séparation de la mère et de la fille les aiderait toutes deux à guérir plus rapidement. Hélas, Jeanne Jaricot mourut le 29 novembre 1814. La peur de voir la santé de Pauline empirer conduisit la famille à ne pas l'informer de la mort de sa mère.

Le curé du lieu invita Pauline à reprendre la pratique religieuse et elle décida librement de demander le sacrement de la réconciliation et l'Eucharistie. L'expérience du pardon et de la nourriture spirituelle eut sur elle beaucoup d'effet. Dès lors, elle récupéra progressivement l'usage de ses membres et, quand enfin on lui apprit le décès de sa mère, elle admit qu'elle s'en doutait déjà. Dès qu'elle put marcher, elle demanda qu'on la conduise à la Basilique Notre-Dame-de-Fourvière, à Lyon, pour prier devant la magnifique statue de la Vierge présentant l'Enfant-Jésus au monde.

Pauline décida alors de consacrer sa vie au service exclusif des pauvres et des malades, en se rendant chaque jour dans les hôpitaux et en visitant

les personnes incurables, changeant leurs pansements et leur apportant des paroles de réconfort. Cette aide aux nécessiteux s'accompagnait d'une vie de prière intense ; elle recevait chaque jour l'Eucharistie et intercédait pour la conversion des pécheurs et pour l'évangélisation du monde. La dévotion au Sacré Cœur grandit en elle et elle devint membre de l'Association des Sacrés Cœurs de Jésus et Marie. Cela l'amena à créer une nouvelle Association, qu'elle appela Réparation, à laquelle elle invitait à s'associer de nombreuses femmes de Lyon qui travaillaient presque comme des esclaves dans les usines de soie de la ville. Ses méditations devant le Tabernacle l'inspirèrent à écrire et à publier un livre intitulé *L'Amour infini dans la Divine Eucharistie*, qui devint source de consolation et nourriture spirituelle pour beaucoup.

En cette époque, son frère Philéas était au séminaire à Paris. Il informa Pauline que la Société des Missions Étrangères de Paris voulait envoyer des prêtres en Asie et lui demanda de trouver un moyen pour recueillir assez d'argent pour garantir le succès de l'entreprise. C'est alors que Pauline eut une idée qui allait changer l'histoire : elle décida d'inviter chaque membre de l'Association Réparation à trouver dix nouveaux membres pour prier et offrir un centime par semaine pour l'évangélisation du monde ou, comme on disait du temps de Pauline, pour la propagation de la foi. Elle plaça à la tête de chaque groupe de dix femmes une *dizainière* (chef des dix), et pour chaque groupe de cent une *centenaire* (chef des cent) et à la tête de chaque groupe de mille une *millénaire* (chef des mille).

L'idée était simple : prier et rassembler personnellement les fonds, en créant un réseau de rapports personnels. La chef des dix devait rencontrer les membres de son groupe et recueillir les centimes chaque semaine, la chef des cent ferait de même avec les chefs des dix et enfin la chef des mille avec les chefs des cent. Les fonds recueillis étaient ensuite divisés et envoyés dans le monde entier. L'idée connut un grand succès et la Société pour la Propagation de la Foi, qui fut alors fondée, se diffusa hors de France pour devenir un phénomène mondial. Le 22 mai 1922, le pape Pie XI, désireux de manifester sa sollicitude paternelle envers les Églises locales nées

de l'activité missionnaire, décida qu'elle s'appellerait désormais l'Œuvre Pontificale de la Propagation de la Foi.

Sa réputation de femme dévote et résolue dans la foi valut à Pauline un grand respect de la part du Saint-Père, des cardinaux, des évêques et des saints de son époque, dont certains lui demandaient aide et conseil. Ainsi, le fondateur de la Société pour la Sainte-Enfance (aujourd'hui connue sous le nom d'Œuvre Pontificale pour l'Enfance Missionnaire, ou Sainte-Enfance), la consulta pour trouver la meilleure façon de recueillir des fonds pour les enfants dans les missions. Par la suite, la santé de Pauline commença à se détériorer. Elle décida alors de se rendre en pèlerinage à Rome, mais elle tomba malade. Alors qu'elle était clouée au lit dans un couvent proche de l'église de la Trinité-des-Monts, située en haut du grand escalier de la place d'Espagne, le Saint-Père lui rendit visite pour l'encourager et la bénir.

Malgré ces énormes succès spirituels et missionnaires, la vie de Pauline fut remplie de souffrances physiques, émotionnelles et spirituelles. Elle n'avait jamais songé à la vocation religieuse, convaincue d'avoir été appelée par Dieu en tant que femme laïque pour dédier son humble existence à soutenir les pauvres et les missions. De retour à Lyon, elle fit l'expérience de la misère et dut même s'inscrire sur la liste des pauvres de la ville afin de recevoir quelque chose à manger. Mais son amour pour Dieu, pour la Vierge et pour les missions ne vacilla jamais. Elle mourut en paix le 9 janvier 1862 et fut proclamée Vénérable par le Pape Jean XXIII. Sa cause de béatification est actuellement examinée par la Congrégation pour la Cause des Saints. Prions pour qu'elle soit rapidement reconnue Bienheureuse.

Pour terminer, il vaut la peine de rappeler son autre admirable initiative missionnaire de prière. En 1826, encouragée par le succès de son approche personnelle dans l'organisation de l'Œuvre Missionnaire par la création de petits groupes, Pauline utilisa le même critère pour lancer le *Rosaire Vivant*. Elle commença à organiser ses amis et collaborateurs en groupes de 15 personnes, selon le nombre des Mystères du chapelet. Elle demanda à chaque membre de s'engager à prier une dizaine de chapelet chaque jour et de méditer un mystère chaque jour, pendant un mois entier. De

cette façon, l'ensemble du rosaire était récité chaque jour et les 15 Mystères étaient médités par chaque groupe. Au début du mois, la responsable du groupe répartissait les Mystères parmi les membres, en s'assurant que chacun avait bien reçu un Mystère différent à méditer durant la prière de la dizaine de chapelet, pour les quatre semaines suivantes. Chaque mois, toute la vie du Christ était ainsi méditée par le groupe. Par l'intercession de la Vierge Marie, on priait Dieu en faisant de la prière du rosaire une réalité « vivante » pour soutenir la Mission de l'Église, en particulier pour la proclamation de l'Évangile à ceux qui ne l'avaient pas encore reçu.

Le rêve de Pauline à propos de ce Rosaire Vivant devint vite un phénomène mondial. En 1831, elle écrivait : « Les groupes de quinze continuent à se multiplier à une vitesse incroyable en Italie, en Suisse, en Belgique, en Angleterre et dans différentes régions de l'Amérique. Le Rosaire s'est enraciné jusqu'en Inde et spécialement au Canada. » L'espérance de Pauline était que le Rosaire Vivant unisse des personnes du monde entier en une fervente prière pour la Mission de l'Église.

Cette initiative eut tellement de succès qu'après la mort de Pauline, en 1862, il existait plus de 150 000 groupes, réunissant 2 250 000 membres rien qu'en France ! Aujourd'hui, le Rosaire Vivant est encore pratiqué dans de nombreuses parties du monde et les groupes de 15 ont été élargis à 20 personnes pour y ajouter les nouveaux mystères lumineux introduits par le Pape Jean-Paul II.

Octobre
2019

CHARLES DE FORBIN-JANSON (1785-1844)

Charles de Forbin-Janson est né à Paris en 1785, au sein d'une noble famille militaire. Quatre ans plus tard, la Révolution française contraignit ses parents à l'exil en Allemagne où il connut, tout enfant et directement, la vie de réfugié, la persécution, l'insécurité, la peur et la pauvreté. C'est là un des nombreux « détails » significatifs qui, dès le commencement, vont orienter sa vie autour de deux pôles : l'impuissance de l'enfance et la mission comme paradigme d'apostolat.

Une fois rentré dans son pays et après avoir fait sa première communion, l'adolescent manifesta sa sensibilité pour la charité en s'inscrivant dans une association qui venait en aide aux plus désavantagés, dans les prisons et les hôpitaux. Dans la chapelle du séminaire des Missions Étrangères de Paris, où se déroulaient les rencontres, il eut l'occasion d'entendre parler de la mission en Chine. Discrètement, la dimension missionnaire fit ainsi son apparition de façon explicite. Une carrière prometteuse s'offrait à lui quand Napoléon le nomma superviseur au Conseil d'État. Mais, entendant l'appel de Dieu, il ne se laissa pas séduire par cette perspective et, en 1808, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris. Ordonné prêtre en 1811, et après avoir connu diverses destinations, il finit par revenir à Paris où il s'occupa avec joie de la formation chrétienne des enfants de sa paroisse.

L'œuvre passionnée d'apostolat qu'il exerça alors se manifesta de façon toute spéciale par son dévouement aux « missions populaires », pour raviver la foi dans cette France révolutionnaire déchristianisée. Ses dons d'éloquence se révélèrent alors, ainsi que son amour et sa générosité, qui l'amènèrent à renoncer jusqu'à ses vêtements pour les donner aux plus nécessiteux. Cette phase de sa vie s'acheva par son départ en Terre Sainte, en 1817.

En 1824, Charles de Forbin-Janson fut consacré évêque de Nancy-Toul, dans le nord-est de la France. En ce temps-là, il maintenait un contact très étroit avec les missionnaires qui lui écrivaient et qui demandaient son aide. Mais ce n'est pas tout : il était au courant de la situation des missions en Chine et avait bientôt caressé l'idée d'être missionnaire. De fait, quand la révolution de 1830 le contraignit à quitter son diocèse, il se rendit auprès du Pape pour lui demander d'être envoyé en Extrême-Orient. Mais, si Pie VIII consentit à sa requête, son désir ne put être exaucé.

Mgr de Forbin-Janson continua à accomplir une grande activité de charité et d'assistance jusqu'à ce qu'un nouvel événement providentiel lui permit de suivre librement son inclination pour l'évangélisation *ad gentes* : invité par les évêques missionnaires, il se rendit en Amérique du Nord et y resta de 1839 à 1841. Au Canada, au milieu d'une nature spectaculaire, il développa sa prédication auprès des tribus nomades, avant de se rendre aussi aux États-Unis. Entre-temps, le désir de créer une fondation en faveur des missions fit en lui son chemin.

À son retour en France, il continua d'être très impressionné par les nouvelles relatives à de nombreux enfants – surtout des fillettes – abandonnés en Chine ou tués froidement, qui mouraient sans même recevoir le baptême. D'où les requêtes angoissées qui émanaient des prêtres de cette Société des Missions Étrangères de Paris dont il avait lui-même pensé faire partie. L'idée de sauver l'innocence des enfants des terres de mission en faisant appel à l'innocence des enfants chrétiens se forgeait peu à peu. Les deux pôles de sa vie entraient définitivement en contact : enfance et mission.

C'est avec ces préoccupations en tête qu'à l'été 1842, Mgr de Forbin-Janson se rendit à Lyon pour parler à Pauline Jaricot, la jeune laïque qui, vingt ans plus tôt, avait jeté les bases de l'Œuvre Pontificale de la Propagation de la Foi. Grâce à cet entretien décisif, il commença à entrevoir la modalité selon laquelle il pourrait organiser l'aide à apporter aux enfants en Chine, qui finit par se concrétiser dans un « double geste » de la part des petits de son diocèse : la récitation quotidienne de l'*Ave Maria*, suivie d'une courte

prière pour les enfants de la mission et l'offrande mensuelle d'une petite pièce de monnaie.

L'évêque se consacra à ce projet pour mobiliser les enfants chrétiens au profit de leurs frères des terres de mission ; une œuvre qui, sous le nom de « Sainte-Enfance » – en référence à l'enfance de Jésus –, fut fondée le 19 mai 1843. C'était la réponse à une anxiété qui avait duré presque 40 ans ! Pour étendre cette initiative, il parcourut son pays et se rendit en Belgique, où il reçut le soutien du couple régnant et du nonce apostolique, Mgr Gioacchino Pecci, futur Pape Léon XIII. Immédiatement, la Sainte-Enfance fut très bien accueillie en France et dans le monde entier, mais elle dut toutefois surmonter quelques résistances. Contrairement à ce que craignaient les plus méfiants, la nouvelle Œuvre n'affaiblit pas, mais renforça celle de la Propagation de la Foi et anticipa même celle de Saint-Pierre-Apôtre – fondée en 1899 – en recouvrant des aspects vocationnels qui, plus tard, allaient constituer la spécificité de cette dernière.

Dans la contemplation de l'enfance du Seigneur, Mgr de Forbin-Janson découvrit un moyen exceptionnel d'accéder au Mystère de l'Incarnation, devenir un avec le Christ et partager son amour salvifique. Dans les épisodes de l'Évangile où Jésus parle des enfants, il trouva « un nouveau langage d'enseignements et d'exemples », d'où transparait « sa volonté formelle de rendre à l'enfance ses droits bafoués et d'augmenter ses privilèges ».

Pour expliquer la signification de cette Œuvre et organiser son fonctionnement, il annonça, quatre mois avant sa mort, la création – qui aura lieu en 1846 – des *Annales de la Sainte-Enfance*, une sorte de correspondance dans les deux directions entre les enfants des Églises déjà bien consolidées et ceux des missions.

Épuisé, il mourut près de Marseille en juillet 1844, alors que la Sainte-Enfance n'avait pas encore un an et demi d'existence. Il ne put réaliser son rêve d'aller en Chine une fois l'Œuvre lancée et n'arriva pas non plus à voir le départ des religieuses qui, à partir de 1847, répondant à une autre de ses intuitions, allaient s'occuper des besoins des enfants miséreux dans les missions. Son initiative fut tout de suite soutenue par les

Papes. Un soutien qui dure depuis 175 ans et que l'on peut encore résumer par ces mots : « Continuez à fonder l'Œuvre. En vérité, c'est l'Œuvre de Dieu. Elle a notre bénédiction. » En 1922, par concession de Pie XI, elle reçut le titre d'Œuvre « Pontificale ».



Octobre
2019

JEANNE BIGARD (1859-1934)

Jeanne Bigard est née le 2 décembre 1859, à Coutances, petite ville de la Basse-Normandie, en France. Sa mère, Stéphanie Cottin, était une femme au caractère fort et à l'amour possessif. Une telle symbiose de sentiments et d'idéaux se développa entre la mère et la fille qu'elles les rendaient nécessaires l'une à l'autre.

La période scolaire de Jeanne, d'une santé chétive, se déroula entre les murs de la maison de Caen, ville où son père, magistrat, s'était installé pour des raisons professionnelles. L'instruction qui lui fut impartie, à la maison, était certes supérieure à celle que reçurent les fillettes de son âge, étant donné le niveau culturel de la famille Bigard, mais elle ne lui permit pas de goûter à la liberté, à l'insouciance du jeu, à la chaleur de l'amitié.

L'adolescence de Jeanne coïncida avec le développement du réseau de coopération missionnaire des temps modernes, qui s'enracina dans la France pré-napoléonienne. L'Institut des Missions Étrangères de Paris devint le creuset du réveil missionnaire et le point de départ de nombreuses associations missionnaires qui, par la prière et par les aides spontanées, se proposaient de soutenir les missionnaires envoyés en Extrême-Orient et en Amérique du Nord.

À l'initiative de diverses personnes, en particulier de Pauline Jaricot (1799-1862), l'Œuvre de la Propagation de la Foi était née à Lyon. Dans les trente premières années, cette œuvre parvint à s'étendre dans plusieurs États européens, y compris en Italie, suscitant un intérêt populaire pour les missions, grâce à des publications à caractère principalement édifiant, comme les *Annales de la Propagation de la Foi*, qui permettaient de divul-

guer les expériences aventureuses et bénéfiques des missionnaires, mais aussi les divers problèmes du monde indigène.

Ces lectures firent connaître à Stéphanie et Jeanne Bigard, déjà en lien étroit avec les Missions Étrangères de Paris, plusieurs prêtres missionnaires œuvrant en Extrême-Orient, dont elles devinrent, par la suite, des confidentes et des bienfaitrices. Au moment où se multipliaient les forces missionnaires, l'urgence d'instaurer une hiérarchie locale, libre de toute pression politique et pouvant développer une pastorale autonome, se faisait sentir en Europe. Grâce à leurs contacts désormais habituels avec les missionnaires, les deux femmes comprirent bien le problème et commencèrent à élaborer une réponse adéquate. La Société des Missions Étrangères de Paris, qu'elles fréquentaient assidûment, avait depuis longtemps inséré dans son programme la constitution immédiate de l'Église indigène avec une hiérarchie composée d'éléments locaux. Or, la mise en pratique de ce programme n'était pas facile.

La Congrégation romaine de *Propaganda Fide* recommença à affronter avec insistance le problème du clergé indigène, en se référant à la célèbre Instruction de 1659³, par laquelle on enjoignait aux missionnaires d'accorder la plus grande sollicitude à la formation du clergé local. L'Instruction de 1845⁴ invitait les vicaires apostoliques directement liés à Propaganda Fide à transmettre aux prêtres indigènes la responsabilité des missions et à ne pas craindre de leur subordonner les missionnaires européens. Les persécutions, avec l'éventualité d'expulsion en masse des missionnaires étrangers, conseillaient, avec une certaine urgence, de créer un clergé indigène. Pour pouvoir garantir la croissance des Églises locales dans les territoires de mission, le problème central à résoudre demeura, pendant de nombreuses années, la formation du clergé indigène. C'est sur cela que se concentrèrent Jeanne et Stéphanie Bigard.

Le point de départ fut une lettre que leur adressa l'évêque de Nagasaki, Mgr Jules-Alphonse Cousin, des Missions Étrangères de Paris. Préoccupé de devoir renvoyer dans leurs familles (uniquement par manque d'argent)

³ Congrégation De Propaganda Fide, *Istruzione* 1659, *Collectanea* 1 (1622-1866), n° 135, 42-43.

⁴ Congrégation De Propaganda Fide, *Istruzione* 1845, *Collectanea* 1 (1622-1866), n° 1002, 541-545.

« certains jeunes qui auraient pu être des excellents séminaristes et, plus tard, de bons prêtres⁵ », il leur demanda d'aider son séminaire et de s'en faire les bienfaitrices. Il suggéra l'« adoption d'un séminariste qui tous les jours, plus tard, apportera sur le saint autel le souvenir de ses parents adoptifs, durant leur vie comme après leur mort⁶ ». Pour Jeanne et Stéphanie, cette lettre retentit comme un appel. Le clergé indigène allait devenir sans réserve la vocation de leur vie. Elles se mirent tout de suite à recueillir des fonds pour les séminaristes de Nagasaki et, en même temps, des informations des évêques et des vicaires apostoliques des Missions Étrangères de Paris sur l'état du clergé indigène dans leurs pays.

La voie entreprise allait résoudre le problème central de la Mission en assurant la présence du clergé local. La fondation de l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre passa par plusieurs phases : dans un premier temps, pour satisfaire les requêtes de Mgr Cousin et d'autres missionnaires, on accorda des bourses d'étude pour les séminaristes et on confectionna des ornements sacrés pour les missions. Jeanne comprenait que son Œuvre devait se tourner vers les missions de l'univers⁷, car l'ensemble du monde missionnaire avait besoin de prêtres.

Dans cette perspective, l'œuvre voulait s'ouvrir aux personnes qui, dans le monde entier, contribuaient ou auraient contribué, selon leurs possibilités et leur disponibilité, à soutenir :

1. la création de bourses perpétuelles,
2. l'adoption d'un séminariste,
3. la prière, les offrandes, le travail.

Mais, pour garantir un bon départ, deux conditions étaient indispensables : la grâce de Dieu et la bénédiction du Pape. C'est Léon XIII qui en fournira l'occasion par son Encyclique *Ad Extremas Orientis*⁸, dans laquelle il soutenait l'urgence de la formation des prêtres indigènes.

⁵ P. Lesourd - A. Olichon, *Jeanne Bigard. Fondatrice della Pontificia Opera di S. Pietro Apostolo per il Clero Indigeno* (trad. et réélaboration par P.F. Casadei), Ed. PPOO.MM., Rome 1979 (abr. JB) 32.

⁶ JB 32.

⁷ JB 38.

⁸ Léon XIII, Enc. *Ad Extremas Orientis* (24/6/1893), *Acta Leonis XIII*, 13 (1894), 190-197.

Les missionnaires qui ignoraient la langue et les coutumes du lieu étaient considérés comme des étrangers, tandis que les prêtres indigènes verraient leur ministère facilité. Il faut également tenir compte du fait que, bientôt, le nombre des missionnaires étrangers ne suffirait plus à répondre à l'augmentation des conversions.

L'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre comptait déjà mille associés à son actif et une longue liste de bourses d'étude, pour une valeur de cent mille francs, en faveur des séminaristes asiatiques et africains. On pouvait donc s'attendre à un signal d'approbation de Rome. La bénédiction du Pape arriva en 1895, quand l'épiscopat français accorda lui aussi le *nulla osta* à l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre pour le Clergé indigène des Missions, qui entra ainsi à part entière dans l'Église universelle. La Propaganda Fide apporta tout son soutien à l'Œuvre par le biais de ses Préfets, les cardinaux Ledochowski et Jacobini. Dans une lettre, ce dernier anticipa même son insertion dans les Œuvres Pontificales Missionnaires, survenue le 3 mai 1922, selon la volonté de Pie XI.

La solitude et l'abandon dont de nombreux fondateurs et fondatrices font l'expérience frappèrent aussi Jeanne. Au chevet de sa mère Stéphanie, mourante (5 janvier 1903), il n'y avait qu'elle, Jeanne Bigard, qui offrit à Dieu sa souffrance et l'amour de ceux qui l'avaient aidée et suivie. Elle avait peur de l'obscurité spirituelle et priaît Jésus d'être son compagnon de voyage « jusqu'au jour où je me perdrai dans votre amour⁹ ». Elle se préoccupait pour la continuité de l'Œuvre qu'elle confia, à la fin, à la Congrégation religieuse des Franciscaines Missionnaires de Marie¹⁰.

La longue maladie qui la conduira à la mort, le 28 avril 1934, révèle la logique mystérieuse des œuvres de Dieu, qui souvent offre l'abondance de ses dons en réponse à des personnes qui savent donner entièrement leur vie jusqu'à la croix.

⁹ JB 88.

¹⁰ L'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie fut fondé par Hélène de Chappotin de Neuville (1839-1904) qui, comme religieuse, prit le nom de Marie de la Passion. Approuvé le 17 juillet 1890, cet Institut, en raison de son caractère essentiellement missionnaire, obtint l'approbation de ses *Constitutions* par la Congrégation de Propaganda Fide, le 8 juillet 1922.

L'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre faisait désormais pleinement partie de la vie de l'Église. Pour la première fois, elle apparut dans un document du Magistère solennel, la Lettre apostolique *Maximum Illud* du Pape Benoît XV, comme l'Œuvre compétente en matière de séminaires et de hiérarchie locale. Le 3 mai 1922, Pie XI la déclara « Œuvre Pontificale ». Ce même Pape consacra les premiers évêques de Chine, du Japon et du Vietnam, auxquels firent suite les premiers vicaires apostoliques d'Afrique, consacrés en 1939, par Pie XII.



Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019

ANNA DENGEL (1892-1980)

Anna Dengel est née le 16 mars 1892, à Steeg, dans le Tyrol autrichien. À la suite de la mort prématurée de sa mère, alors qu'Anna n'avait que 9 ans, son frère et elle sont élevés par leur père qui, après son remariage, eut quatre autres enfants. Anna fut profondément frappée par la perte de sa mère, ce qui influença son travail et surtout son engagement pour prendre soin des femmes et des mères. Sa famille était aisée et son père accorda une grande attention à l'éducation de ses enfants.

Après avoir terminé ses études à Hall et Innsbruck, à seulement 17 ans, Anna commença à travailler comme professeur d'allemand à Lyon. C'est là qu'elle découvrit une école d'infirmières, où travaillait une des premières femmes médecins, Agnes McLaren. L'objectif de cette Doctoresse était de fournir les soins médicaux aux femmes indiennes et surtout musulmanes qui ne pouvaient pas recevoir d'assistance à cause des lois islamiques. À l'âge de 72 ans, et avec la bénédiction du Pape Pie X, la Doctoresse McLaren partit pour l'Inde où elle fonda, en 1910, l'hôpital Sainte-Catherine pour les femmes et les enfants.

En un premier temps, la Doctoresse chercha à persuader les ordres religieux de fournir une assistance médicale dans les territoires de mission, mais sa tentative échoua à cause d'un décret ecclésiastique datant du XII^{ème} siècle et qui interdisait aux religieuses d'étudier et de pratiquer la médecine. La Doctoresse McLaren se mit alors à la recherche de jeunes filles européennes et américaines désireuses de devenir infirmières ou médecins et disposées à aller en Inde pour mener à bien cette mission. Anna Dengel, alors âgée de 20 ans, l'apprit et pensa immédiatement que cela lui correspondait parfaitement. Aussi écrivit-elle dans une lettre : « C'est la réponse à mon

plus grand rêve et à mon ardent désir : être une missionnaire dans le but spécifique d'accomplir une tâche aussi urgente que seule une femme peut réaliser. C'est mon rêve depuis l'enfance. »

La correspondance entre Anna et Agnes McLaren s'avéra tout de suite compliquée car cette dernière ne parlait pas allemand et Anna ne connaissait pas l'anglais. Toutefois la Doctoresse encouragea la jeune Tyrolienne à étudier la médecine à Cork, en Irlande, car une qualification en anglais était nécessaire pour travailler dans cette colonie anglaise qu'était l'Inde. Malheureusement, les deux femmes ne se rencontrèrent jamais car la Doctoresse McLaren mourut en 1913.

Anna acheva ses études à Cork en 1919. En décembre de la même année, elle arriva à Rawalpindi (dans l'actuel Pakistan) et commença à travailler à l'hôpital Sainte-Catherine. La routine, entre le travail à l'hôpital, l'étude de la langue, les visites dans les maisons et les problèmes de la vie quotidienne, absorbait toute son énergie. Chaque jour, au moins 150 patients se rendaient à l'hôpital en quête de soins et d'assistance. Au bout de trois ans, Anna fut assaillie par une angoisse intérieure. Un prêtre comprit qu'elle avait reçu un appel et lui conseilla de rentrer dans un ordre missionnaire. Mais elle se heurta au problème qui avait tourmenté la Doctoresse McLaren : en devenant religieuse, elle devrait renoncer à sa carrière médicale.

En 1924, Anna confia la gestion de la clinique à un docteur indien et rentra à Innsbruck pour y faire une retraite. Le désir de fonder un ordre religieux de médecins ne cessait de grandir en elle et elle fut soutenue dans son projet par le prêtre qui dirigeait la retraite. Elle partit six mois aux États-Unis pour collecter des fonds et pour chercher des femmes qui partageaient son projet. Bientôt une doctoresse et une infirmière se joignirent à elle. Ainsi, le 30 septembre 1925, naquirent à Washington le Medical Mission Sisters. Étant donné que la médecine était encore interdite aux religieuses, la communauté fut fondée comme *pia societas* sans vœux.

Anna Dengel travailla pendant de nombreuses années pour aboutir à une modification de la loi canonique et supprimer l'interdiction pour les sœurs de pratiquer la médecine. En 1936, le Pape Pie XI publia le décret

Constans ac Sedula, qui révoqua cette interdiction et, dès 1941, les sœurs du Medical Mission Sisters devinrent finalement une congrégation religieuse prononçant des vœux. Puis, en 1959, elles reçurent le décret du Saint-Siège qui faisait d'elles une congrégation de droit pontifical.

De 4 sœurs, à l'origine, la congrégation compte aujourd'hui plus de 500 membres qui travaillent en Afrique, en Asie, en Europe et en Amérique. Parmi les premiers hôpitaux fondés, beaucoup sont désormais gérés par la population locale, comme l'auraient souhaité les sœurs fondatrices. Aujourd'hui, l'attention n'est plus centrée sur les seuls services médicaux ou chirurgicaux, mais sur le travail visant le bien-être intégral de la personne et le salut en Jésus-Christ.

L'élève la plus célèbre de la Doctoresse Anna Dengel parmi les sœurs de la Medical Mission Sisters est sans nul doute sainte Teresa de Calcutta. Bien que ne partageant pas toujours les mêmes idées, les deux femmes nourrissaient le même engagement et le même amour de la charité pour les pauvres. Toutes deux fondèrent des congrégations et leur zèle parvint à changer pour toujours l'Église et le monde.

En 1973, la Doctoresse Anna Dengel transmit la direction de la Medical Mission Sisters à la génération suivante en disant : « Le futur vous appartient. Ayez soin de comprendre les difficultés de votre temps comme j'ai compris les difficultés du mien. » Au printemps 1976, elle fut frappée par un ictus et demeura en partie paralysée. Elle se trouvait encore à l'hôpital, à Rome, quand Mère Teresa vint lui rendre visite. Anna Dengel reconnut sa vieille connaissance et lui demanda de lui imposer les mains, comme c'est la coutume en Inde, comme symbole d'héritage et de bénédiction spirituelle. Elle mourut à Rome, le 17 avril 1980, et fut enterrée au cimetière teutonique.

BIENHEUREUX BENOÎT DASWA (1946-1990)

Dans son décret de béatification, le Pape François l'a décrit comme un « catéchiste diligent, un enseignant attentionné, un témoin de l'Évangile jusqu'à l'effusion du sang ». Tshimangadzo Samuel Daswa est né le 16 juin 1946 dans le village de Mbahe, dans la province de Limpopo, en Afrique du Sud, dans le diocèse de Tzaneen. Il mourut martyr pour la foi le 2 février 1990 et fut béatifié le 13 septembre 2015.

Quand Benoît devint catholique, il comprit qu'il ne pourrait pas accepter certains aspects de la culture africaine, comme la pratique répandue de la sorcellerie, de la magie ou de l'homicide rituel. Sa position, opposée à ces problèmes profonds et obscurs de sa culture, le conduisit à payer le prix ultime du martyr. Sa mort brutale par coups et lapidation a fait de lui un héros pour tous les chrétiens en Afrique et dans d'autres lieux désireux de se libérer de l'esclavage de la sorcellerie. Benoît Daswa vécut sa vocation chrétienne avec joie et enthousiasme, mais aussi avec modestie et humilité, comme le prouve son témoignage chrétien dans les différents domaines de sa vie. Après son baptême, et en particulier après son mariage à l'église avec Shadi Eveline Monyai, en 1974, Benoît devint un guide pour les jeunes et passa avec eux de nombreuses heures et ses week-ends pour les catéchiser et les instruire.

Au moment de la formation du premier Conseil pastoral paroissial, il en fut élu président. Il participait à l'enseignement du catéchisme aux enfants et aux adultes, en animant la célébration dominicale sans prêtre ; il rendait visite aux malades et aux non-pratiquants et aidait les pauvres et les indigents. Au sein de l'église, il contribua à l'ouverture d'une crèche. De temps en temps, la petite communauté chrétienne se réunissait chez

lui et, au cours de ces rencontres, on récitait le chapelet et on partageait la Parole de Dieu.

En famille, Benoît était un vrai modèle de mari et de père, entièrement dévoué à l'idéal de la famille comme « Église domestique ». En classe, non seulement il se souciait d'apporter à ses élèves un bon niveau d'instruction, mais surtout il leur transmettait les valeurs morales fondamentales pour la formation de leur personnalité. Étant très sportif, il instillait chez les jeunes les valeurs du travail, de la discipline, du respect et de l'esprit d'équipe. Comme directeur d'école, très respecté et scrupuleux, il motiva et forma son personnel pour qu'il dispense la meilleure instruction possible aux élèves, en impliquant aussi les parents comme collaborateurs de l'ensemble du processus éducatif.

Dans la sphère publique, Benoît ne fit pas mystère de son opposition à la sorcellerie, à la magie et à l'homicide rituel, qui conservent le pouvoir d'empêcher le développement et le progrès de la société. Les accusations de sorcellerie sont souvent guidées par la jalousie, la peur et la suspicion à l'égard de ceux qui sont le plus impliqués et qui semblent le mieux réussir dans ce qu'ils entreprennent. Benoît se rendit compte du besoin de libérer les individus de ces effets paralysants, pour leur permettre de devenir des adultes mûrs et responsables.

En raison de son rôle pour aider les gens à atteindre la vraie liberté intérieure, ce fut quelqu'un d'important non seulement pour l'Église, mais pour la société tout entière. Aussi bien au sein de la communauté locale comme conseiller du chef du village que dans la communauté ecclésiale, comme catéchiste et guide à la prière, Benoît fit preuve d'un esprit d'amour chrétien authentique, de respect, de générosité, d'honnêteté et de liberté. Mais surtout, dans toute situation, Benoît était un homme de prière dont la vie spirituelle était constamment nourrie par les sacrements, en particulier l'Eucharistie, et par la Parole de Dieu. Ce grand mystère de foi et d'amour signifiait tout pour lui : il était au centre de sa vie.

Benoît n'eut jamais honte de sa foi en Dieu : c'est Lui qui lui donnait sa force. Les personnes qui le connaissaient bien ont témoigné qu'elles

pouvaient se rendre compte de la croissance de sa relation avec Dieu, tout comme de la fidélité avec laquelle il vivait les valeurs de son baptême. Il voulait que tous soient fiers de leur foi catholique et qu'ils assument pleinement leur responsabilité à l'égard de l'Église qu'il aimait tant. Cela signifiait travailler au niveau local pour les vocations sacerdotales et à la vie religieuse, être des membres actifs dans l'Église et la soutenir financièrement.

Sa position contre la sorcellerie n'était pas très populaire, car elle s'opposait à quelque chose de profondément enraciné dans la culture locale. Comme Benoît, d'autres personnes considéraient le monde de la sorcellerie comme le fruit du mal, de la peur, de la méfiance, de l'inimitié, de l'injustice et de la violence ; elles pensaient que les gens devaient s'en libérer. Mais tous, même les ministres religieux, se taisaient par crainte de représailles. Benoît était différent. Lui, il parlait ouvertement et avec force, s'opposant à ceux qui recouraient à la sorcellerie. Benoît Daswa ne fit aucun compromis et fut toujours cohérent avec sa foi chrétienne.

Il a défendu les personnes qui refusaient de payer pour consulter un *sangoma* (le chaman) ; il ne voulait pas que les gens dépensent leur argent pour quelque chose qui n'existait pas. Surtout, il ne pouvait pas accepter qu'un innocent soit tué ou chassé du village parce qu'il était soupçonné d'être un sorcier. Il arrivait pourtant, à cause des commérages, des racontars et des rumeurs, que quelqu'un soit montré du doigt, souvent une femme âgée ou une personne vulnérable. Les personnes ne cherchaient aucune preuve de sa faute, mais s'adressaient à un *sangoma* qui, d'ordinaire, confirmait leurs soupçons. L'imputé n'avait aucune possibilité de se défendre.

Entre novembre 1989 et janvier 1990, des pluies torrentielles s'abattirent sur le village où Benoît habitait avec sa famille. Le 25 janvier 1990, au cours d'un orage, la foudre tomba sur les toits de plusieurs cabanes et les incendia. La croyance voulait que, quand la foudre frappait une maison, la faute en incombait à quelqu'un qui était considéré comme un sorcier. Selon la culture traditionnelle, les sorciers devaient être capturés et tués, de même que ceux qui les avaient protégés, car ils constituaient une menace pour la société. Benoît était conscient de la pression croissante exercée contre lui.

Aussi, le dimanche suivant, le chef du village réunit-il le Conseil pour régler la question. Benoît n'était pas encore arrivé quand il fut décidé que certains membres de la communauté iraient s'adresser à un *sangoma* dans l'intention de démasquer le sorcier qui avait envoyé les éclairs. Toutefois, ils devaient d'abord rassembler l'argent nécessaire pour le payer. Quand Benoît arriva, il chercha immédiatement à les faire changer d'avis, soulignant que leur décision aurait conduit à la mort de plusieurs innocents. La rencontre se conclut par la ferme décision et le refus de Benoît de collaborer. Ses ennemis réunirent donc un groupe de jeunes et d'adultes pour le tuer. Le vendredi 2 février 1990, Fête de la Présentation du Seigneur au Temple, devint le jour de la fête de l'entrée de Benoît Daswa au Paradis.

L'aspect le plus significatif du témoignage de Benoît, c'est sa capacité à adhérer à ce qu'il y avait de bon dans sa culture, tout en rejetant courageusement les éléments culturels qui entravaient la réalisation de la vie en plénitude. Benoît croyait fermement que le mariage était une relation de parité entre deux personnes, pour toute la vie, une fidèle collaboration de vie et d'amour. Dans une communauté rurale, patriarcale et traditionnelle, dans l'Afrique du Sud de l'apartheid, Benoît rendit un témoignage prophétique d'une attitude respectueuse de l'égalité des femmes. Il croyait au mariage, à la fidélité et à la monogamie, qui trouvent leur sens plénier dans le sacrement chrétien. Comme en ont témoigné ses enfants, Benoît n'eut jamais honte d'aider sa femme Eveline à accomplir les tâches ménagères, généralement réservées aux femmes. Il priait tous les jours avec sa famille et encourageait les parents à prier avec leurs enfants. Il organisait régulièrement des rencontres de familles et faisait office de médiateur et de conseiller pour les couples en difficulté. Enfin, Benoît a été un fervent enseignant et éducateur. Il fut directeur de l'école primaire de Nweli, où il enseigna pendant de nombreuses années. Et peut-être plus que tout, aux dires des personnes qui l'ont bien connu, c'était un homme profondément humble, qui recourait toujours à la force de la confrontation et du dialogue qui lui venait de sa foi et de son amitié avec Jésus.

Il ne renia jamais sa culture africaine dont il embrassa les meilleurs aspects, purifiés et mûris dans la foi. Son histoire reflète son engagement sincère dans les valeurs de l'éthique Ubuntu, un engagement pour le bien commun et le service de la vie. L'exemple qu'il offre, par son comportement quotidien – comme laïc, père de famille, catéchiste et enseignant attentionné – est ce que beaucoup de Sud-Africains considèrent comme l'héritage le plus significatif de sa vie : non pas contre leur culture, mais pour leur bien et pour celui de leur culture et de leur nation.



*Baptisés, et
envoyés*

Octobre
2019

CATERINA ZECCHINI (1877-1948)

Mère Caterina Zecchini est née à Venise le 24 mai 1877, ville où elle mourut le 17 octobre 1948. Non ne savons pas grand-chose de sa jeunesse : Baptisée le 3 juin 1877 dans l'église de San Giacomo dall'Orto, confirmée dans l'église des Saints-Jérémie-et-Lucie, le 25 mai 1885, elle était dotée d'un caractère exubérant, vif et enjoué, mais très sensible. À l'âge de 10 ans, une fois l'école élémentaire terminée, Caterina commença à travailler à la maison, pour tenir la comptabilité de son père, marchand de vin. Mais elle sentit naître en elle une attention toujours plus forte envers les pauvres, spécialement envers les enfants qu'elle rencontrait dans les rues de sa paroisse et qu'elle amenait souvent chez elle pour leur donner à manger et les vêtir.

Cette charité qui germait en son cœur allait être destinée, par la grâce de Dieu, à grandir dans le temps au point de ne plus pouvoir se limiter aux pauvres occasionnels et de manifester par l'exigence de travailler de toutes ses forces pour la diffusion du Royaume de Dieu sur la terre, au service de ceux que Caterina appellera les vrais pauvres : ceux qui ne connaissent pas encore Dieu. En 1905, Caterina fit une rencontre fondamentale pour sa vie spirituelle : celle du père dominicain Giocondo Pio Lorgna. Pendant plus de 25 ans (c'est-à-dire jusqu'à la mort du prêtre), il fut son directeur spirituel et la fit grandir dans l'amour de la Croix et de l'Eucharistie.

La rencontre eucharistique était pour elle la rencontre avec une personne réelle, avec le Dieu dont elle disait qu'il était « effacé, caché », tout en sachant qu'il était le seul puissant et capable de transformer la vie de l'homme. Après avoir reçu l'Eucharistie, elle ressentait toujours davantage le désir de perfection et d'union à Dieu : si la contemplation eucharistique

la conduisit à une connaissance authentique d'elle-même et de son néant, il lui donna aussi la force de déployer ses ailes et de tourner son regard plus loin, où tant de frères attendaient son aide.

La communion avec le Christ engendra la mission, qui se manifesta par des sentiments d'émotion, d'amour et de ce qu'elle assimilait à la soif d'âmes du Christ : « J'ai ressenti une grande soif d'âmes [...] donne-m'en beaucoup, Jésus, de ces âmes, je veux les ramener à tes pieds, belles et purifiées » (16 septembre 1912). Contemplant le Christ dans sa passion, sous les traits du Crucifié et dans la présence eucharistique, en partageant son désir d'amour, Caterina ne pouvait pas ne pas désirer, comme moyen principal pour apaiser cette soif, ce choix du Christ lui-même : la souffrance. C'est ainsi que naquit en elle le désir de s'offrir avec le Christ et dans le Christ comme victime pour ses frères. L'acte d'Offrande à l'Amour Miséricordieux du 8 décembre 1920 fut une synthèse de ce cheminement, de ces intuitions qui se fondent en un unique et grand idéal : « Je sens en moi des désirs immenses. Je voudrais être l'apôtre de ton amour, ô grand Dieu ! Mourir martyr de la charité, dépenser chaque instant de ma vie pour que l'Amour soit connu, pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. »

C'est dans la lumière eucharistique que l'on comprend les diverses activités missionnaires entreprises par Caterina. La diffusion de la « Petite Page Apostolique » qu'elle composa en 1915 et qui consistait en une journée mensuelle de prière et d'offrande du travail en faveur des missions, pour obtenir des vocations missionnaires, des aides spirituelles et matérielles qui leur étaient nécessaires, ainsi que la conversion de ceux qui ne connaissent pas encore Jésus. Durant l'heure d'Adoration, devant Jésus Hostie, elle invitait à prier pour les missions du monde entier. L'Union Missionnaire « Sainte Catherine de Sienne » était un groupe de femmes, liées par des vœux privés, qui se réunissaient tous les mois pour offrir quelques heures de travail pour les missions et pour l'adoration dans le même but, accompagnées par un prêtre en un chemin de formation missionnaire.

Le double mouvement de travail et d'adoration caractérisa aussi une autre initiative de Caterina, l'Atelier missionnaire qui, en un second temps, donnera naissance à l'Atelier missionnaire diocésain : « Seuls la prière et le travail pouvaient avoir l'efficacité de réaliser l'objectif que Caterina Zecchini s'était proposé parmi les fidèles pour les infidèles. » Enfin, elle institua des Petits Apôtres de la Sainte-Enfance et une Compagnie philodramatique, dont les revenus étaient destinés aux missions.

L'appel particulier de Caterina à être « victime », sa soif toujours plus grande de prière, son abnégation progressive face à Dieu ne sont rien d'autre que le signe d'une vocation non plus limitée à la personne, mais étendue à la communauté : la fondation d'un Institut religieux. L'intuition de cette œuvre lui vint, une fois encore, devant Jésus Eucharistie. Nous sommes en 1912, à Castel di Godego, quand lui vint l'idée d'une communauté religieuse, entièrement dévouée à la mission universelle de l'Église. Mais il allait falloir dix ans d'intériorisation, de cheminement de foi, de recherche attentive de la volonté de Dieu et de discernement, avec l'aide de plusieurs prêtres, pour que cette idée devienne réalité.

Contrainte de se réfugier à Novare à cause de la guerre, Caterina rencontra, au début du mois d'octobre 1918, dans l'église Sainte-Marie-des-Grâces, le père Luigi Fizzotti, passionniste. Durant la confession qui s'ensuivit, sans rien avoir manifesté de ses intentions, il l'incita à commencer son Œuvre sans attendre, car telle était la volonté du Seigneur. Le père Luigi demeura toujours aux côtés de Caterina, en la soutenant dans son rôle de fondatrice et en cherchant à lui aplanir la route, grâce à ses lettres et recommandations. Et, quand il fut question de lui donner un visage institutionnel, il s'en fit le principal garant.

Ainsi Caterina, à laquelle s'étaient jointes quelques compagnes, demanda au Cardinal Patriarche de Venise, Pietro La Fontaine, de bénir son Œuvre. Le 10 novembre 1922, le Cardinal signa le décret d'érection de la Pieuse Union, mais il fallut attendre le 30 mai 1923 pour que Caterina, avec ses deux premières compagnes, forment le premier cénacle de vie communautaire en prononçant ce jour-là, fête du Corpus Domini, l'acte de

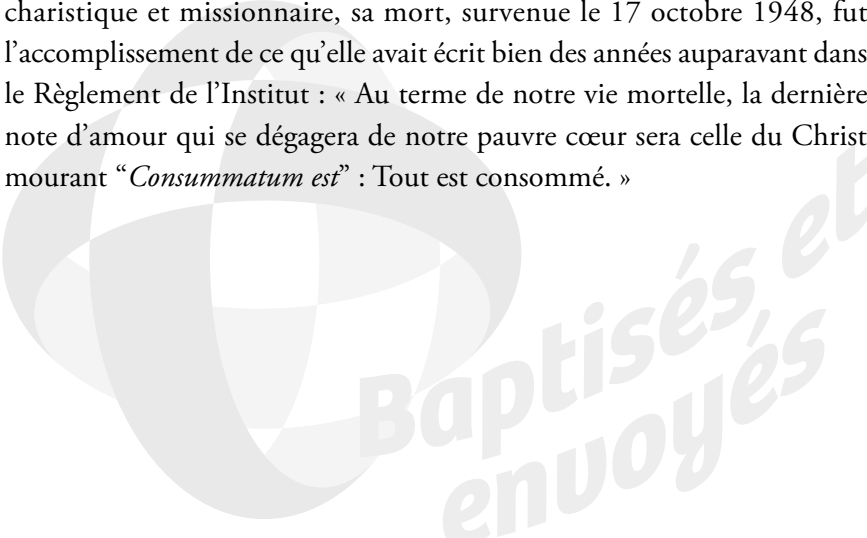
consécration, par le biais du père Lorgna. La première étape dura de 1923 à 1933 : dix années d'un travail long et intense, de prière et de sacrifice, avant que la communauté soit érigée en Institut diocésain.

Après diverses difficultés, oppositions et obstacles en tout genre, on parvint, le 10 avril 1933, à la constitution des Servantes Missionnaires du Saint-Sacrement. « On décida que oui », lit-on dans le Journal du Patriarche, qui voulut dater le décret le vendredi saint. Une date tout à fait appropriée car – lit-on dans le décret – « nous fêtons le dix-neuvième centenaire de la Rédemption ; c'est le jour où le Seigneur versa son sang pour les hommes. Et la nouvelle congrégation, en plus de la fin commune à tous les Instituts religieux, impose cela à ses filles : travailler parmi les fidèles pour les infidèles, en aidant les Missions catholiques par des œuvres spirituelles et matérielles, ce qui conjugue très bien les objectifs de la Rédemption ». Pour Caterina et ses compagnes, ce fut une Pâque anticipée.

Elle l'avait elle-même exprimé ainsi dans le premier Règlement de 1923 : « Une Œuvre tout imprégnée de l'esprit apostolique et de l'esprit eucharistique, qui ait pour mission de gagner au cœur du Christ les âmes des pauvres infidèles et accroître le nombre de ses adorateurs. » Comme pierre milliaire pour son Institut, Caterina place l'amour de l'Église, découverte dans sa nature maternelle et missionnaire. Cette Œuvre doit donc avoir comme première qualité un caractère apostolique général (Règlement 1923) : « Toutes les missions, sans exception, auront le suffrage de nos prières, sacrifices et offrandes. »

La contemplation missionnaire universelle eut pour conséquence chez Caterina un choix bien déterminé. « Nous voulons exercer notre mission ici au milieu des fidèles, au profit des infidèles. Nous chercherons donc, avec l'aide du Seigneur, d'encourager le plus possible le bien spirituel et matériel des missions catholiques et de propager l'idée missionnaire dans toutes les catégories de personnes » (au Patriarche Pietro La Fontaine, 25 juillet 1922). La vie et la spiritualité de Caterina ont puisé leur force et leur signification à la source de la vie de toute l'Église : l'Eucharistie, source de la mission.

Caterina savait que l'idéal qui l'animait ne pouvait que se réaliser à travers la souffrance : elle ne refusa jamais la Croix, même quand, dans les dernières années de sa vie, elle vint lui rendre visite sous la forme d'une douloureuse maladie et d'une série d'incompréhensions. Elle trouvait encore la force et le courage devant le Tabernacle, en priant longuement, même de nuit, pour demander des grâces pour l'Institut et pour l'extension du Royaume de Dieu sur toute la terre. Après une vie entièrement dédiée à l'idéal eucharistique et missionnaire, sa mort, survenue le 17 octobre 1948, fut l'accomplissement de ce qu'elle avait écrit bien des années auparavant dans le Règlement de l'Institut : « Au terme de notre vie mortelle, la dernière note d'amour qui se dégagera de notre pauvre cœur sera celle du Christ mourant "*Consummatum est*" : Tout est consommé. »



Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019

BIENHEUREUX CYPRIAN MICHAEL IWENE TANSI (1903-1964)

Le bienheureux Cyprian Michael Iwene Tansi, premier béatifié du Nigeria, est né en 1903, à Igboezunu, en bordure de la forêt, près de l'antique ville d'Aguleri, au sud du pays, dans le diocèse d'Onitsha. Quelques années auparavant, en 1890, les missionnaires catholiques alsaciens y avaient apporté la première annonce de la foi, bientôt suivis par les missionnaires irlandais de la Congrégation du Saint-Esprit.

Ses parents, paysans, étaient païens et pratiquaient la « religion traditionnelle » des Igbos. En 1909, à l'âge de 6 ans, le petit garçon fut envoyé par ses parents dans le chef-lieu d'Aguleri : là, dans le village chrétien de Nduka, il vécut chez sa tante maternelle dont le fils, Robert Orekie, chrétien, était professeur à l'école de la mission. Iwene reçut le baptême à l'âge de 9 ans et prit le nom de Michael. Ses contemporains se souviennent de lui comme d'un garçon studieux et très exigeant avec lui-même, avec un fort ascendant sur ses camarades, qui étaient fascinés par sa personnalité affirmée et précoce, tant du point de vue humain que religieux, et par sa piété profonde.

En 1913, il alla vivre à Onitsha et s'inscrit à l'école de la Sainte-Trinité et, en 1919, il obtint le diplôme qui lui ouvrait la voie de l'enseignement. En 1924, il devint directeur de l'école Saint-Joseph. À cette époque, il entendit l'appel de Dieu à la vie sacerdotale et, en 1925, âgé de 22 ans, malgré l'opposition de sa famille, il entra au séminaire Saint-Paul, nouvellement fondé, à Igbariam. Sa vocation était la première vocation indigène de la région. En 1932, ses supérieurs avaient tellement confiance en lui qu'ils lui confièrent la charge d'économiste du Training College. Le 19 décembre 1937, il fut ordonné prêtre dans la cathédrale d'Onitsha par Mgr Charles Heerey, un évêque missionnaire spiritain.

Ses douze années de sacerdoce qui suivirent révélèrent ses dons exceptionnels, confirmés par les nombreuses personnes interrogées qui ont témoigné de son zèle et de son abandon complet en Dieu. Sa première charge fut la paroisse de Nnewi. Elizabeth Isichei, dans son magnifique livre intitulé *Totalmente per Dio. La vita di Michael Iwene Tansi*, résume les principales lignes de son travail pastoral : « Ascétisme personnel, grande capacité de travail et résistance physique, bonté envers les malades et les pauvres, souci pour la sainteté du mariage et pour la formation spirituelle des femmes, et enfin charisme personnel. »

En 1940, le père Michael parvint courageusement à démythifier une superstition concernant la terre donnée aux missionnaires, réputée « forêt maudite ». Les gens pensaient que quiconque y entrerait mourrait ou attraperait une terrible maladie. La première chose qu'il fit fut de parcourir la forêt en l'aspergeant d'eau bénite. Quand ils le virent ressortir indemne, les gens prirent leur courage à deux mains et abattirent la forêt. L'étape suivante fut d'y construire une église et une école, un presbytère et des maisons d'accueil ; c'étaient des bâtiments très pauvres, mais il y travailla lui-même, démontrant concrètement qu'il était un travailleur infatigable. En voyant un prêtre travailler autant, beaucoup l'aidèrent et son exemple encouragea à entreprendre d'autres initiatives similaires de construction dans toute la région.

Pour ce qui est des femmes, il avait à cœur leur dignité et la défense de la virginité. À cette fin, il avait organisé dans ses paroisses des maisons pour accueillir les jeunes filles et les préparer au mariage et pour éviter qu'elles n'aillent vivre avec leur futur mari, avant les noces. La « Légion de Marie », qu'il avait instituée, l'aidait dans chaque village de la paroisse, l'informant quand des personnes malades voulaient être baptisées, œuvrant pour la moralité des habitants et pour la préparation des catéchumènes. Le père Tansi fit construire plusieurs écoles, en s'assurant qu'elles disposent d'enseignants qualifiés ; il fit aussi bâtir des maisons pour accueillir les élèves des grandes classes, une pour les garçons et une pour les filles. Il s'occupait de nombreux orphelins et veillait à ce que tous reçoivent une éducation scolaire.

En ce qui concerne les vocations sacerdotales, il semblait avoir un don particulier pour les encourager, si bien qu'on évalue à plus de 70 les prêtres provenant des paroisses où travailla le père Michael. C'était également un bon prédicateur. Les personnes étaient touchées par ce qu'il disait et se rappelaient son enseignement. Par contre, il était très dur à l'égard de certains usages et de certaines superstitions païennes et, quand il ne parvenait pas à les éradiquer complètement, il réussissait tout de même à en affaiblir les effets sur ses paroissiens.

Dans le tourbillon de ses activités pastorales, il avait perçu la beauté de la vie contemplative. À l'occasion d'une journée de retraite avec le clergé, l'archevêque, Mgr Heerey, exprima le souhait que quelques prêtres s'engagent dans la vie monastique, pour pouvoir, par la suite, apporter au diocèse la semence de la vie contemplative. Sans attendre, le père Tansi se déclara prêt à traduire en acte la proposition de l'évêque, accompagné en cela par son vicaire, le père Clément Ulogu. C'est ainsi qu'en juillet 1949, les deux prêtres prirent contact avec l'abbaye cistercienne de Mount Saint Bernard, à Leicester, en Angleterre, qui accepta de les accueillir. Le père Michael arriva à Mount Saint Bernard le 3 juillet 1950, accompagné par son archevêque, Mgr Charles Heerey.

Sous l'action de l'Esprit, celui qui avait été un authentique pionnier et un « manager » de la toute jeune église missionnaire du diocèse d'Onitsha, s'adapta comme moine humble et docile à ce nouveau style de vie. Il adopta la vie quotidienne trappiste, austère et silencieuse, où personne, excepté le maître des novices, le père Gregory Wareing, n'avait idée du remarquable travail qu'il avait réalisé comme prêtre. Un des souvenirs évoqués par ceux qui l'ont connu au monastère, c'est l'image de lui en prière, dans la chapelle de la Vierge, la tête légèrement penchée d'un côté, comme en train d'écouter le Seigneur qui lui parlait.

L'idée originale, pour laquelle les deux Nigériens étaient entrés dans une communauté, était de recevoir une formation monastique afin de la transplanter au Nigeria, mais il devint vite évident qu'il était très difficile de créer une fondation avec seulement deux personnes. À la fin, ils deman-

dèrent librement d'être admis à la profession à Mount Saint Bernard et d'attendre jusqu'au moment où la communauté serait capable de former un groupe. En 1963, il fut décidé de constituer une fondation en Afrique, mais au Cameroun et non pas au Nigeria : le père Michael en fut déçu, mais il l'accepta comme étant la volonté de Dieu.

Quand le groupe fut formé en vue de la fondation au Cameroun, le père Michael fut choisi comme maître des novices : il semblait être la personne la plus juste pour former les vocations africaines qui arriveraient. Les supérieurs avaient remarqué en lui les capacités nécessaires pour former les nouveaux arrivants au monastère. Les quatre pères fondateurs quittèrent Mount Saint Bernard le 28 octobre 1963 pour préparer les édifices qui accueilleraient le groupe de moines, prévu pour le printemps de l'année suivante. Mais le projet de Dieu sur le père Michael était autre et allait très vite se manifester.

En effet, en janvier 1964, il fut pris d'intenses douleurs à une jambe qui enfla énormément. Le médecin diagnostiqua une thrombose et le fit hospitaliser d'urgence à la Royal Infirmary de Leicester. Là, on lui trouva un anévrisme de l'aorte. Durant la nuit, la situation empira et, au matin du 20 janvier 1964, dans la pauvreté et l'abandon le plus total, le père Cyprian Michael Iwene Tansi franchit l'ultime étape de son long chemin de foi et d'amour.

Quand, le 22 janvier 1986, vingt-deux ans après sa mort, avec grande solennité et l'afflux massif de fidèles venant de tout le Nigeria, le procès de canonisation du père Cyprian Michael Iwene Tansi s'ouvrit en la cathédrale d'Onitsha, l'Église nigérienne avait déjà vu fleurir plusieurs communautés monastiques de vie contemplative. La dépouille du père Michael fut exhumée en 1988 et rapatriée à Onitsha. Pendant ses obsèques, une jeune fille de 17 ans, Philomina Emeka, fut miraculeusement guérie d'une tumeur inopérable lorsque, avec l'accord de l'évêque, elle s'approcha pour toucher le cercueil du père Michael Tansi. Ce miracle conduisit à sa béatification célébrée par le saint Pape Jean-Paul II, le 22 mars 1998.

VÉNÉRABLE DÉLIA TÉTREULT (1865-1941)

« **D**ieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique » (Jn 3, 16). Au siècle dernier, ces paroles pénétrèrent dans le cœur de Délia Tétreault. En 1916, elle écrit : « Dieu nous a tout donné, même son Fils ; quel est le meilleur moyen de le remercier – si tant est qu'une aussi faible créature puisse le faire en ce monde – sinon en lui donnant des fils, des élus qui, eux aussi, chanteront sa compassion dans les siècles des siècles ? »

Émerveillée par la gratuité de l'amour de Dieu pour nous, Délia Tétreault répondit avec reconnaissance à cet amour. Femme au cœur universel, Mère Marie du Saint-Esprit (son nom de religieuse) fut la fondatrice du premier institut missionnaire féminin au Canada et joua un rôle déterminant et inégalable pour l'Église missionnaire. Au début du XX^{ème} siècle, au Canada et, en particulier, au Québec, l'Église occupait une place importante au sein d'une société marquée par le jansénisme, où la femme était peu reconnue. Les moyens de communication étaient élémentaires et les écrits jouaient un rôle essentiel dans la transmission des nouvelles. Dans ce contexte socio-ecclésial, Délia Tétreault, inspirée par l'Esprit Saint, apportera un vent de fraîcheur. Grâce à sa vision audacieuse et à son action créatrice, elle contribuera à l'ouverture au monde de son pays et de son Église.

Délia naquit le 4 février 1865, à Sainte-Marie-de-Monnoir, aujourd'hui Marieville, au Québec. De santé chétive et orpheline de mère, elle fut adoptée à l'âge de 2 ans par sa tante Julie et par son parrain Jean Alix, avec qui elle vécut une enfance heureuse. Dès son jeune âge, Délia aimait se réfugier au grenier pour lire les *Annales* de la Sainte-Enfance et de la Propagation de la Foi qu'elle avait trouvées dans une vieille caisse. Les récits

missionnaires la fascinaient et commencèrent à faire naître en elle les premiers fruits de sa vocation. En cette période, elle fit un rêve révélateur : « J'étais à côté du lit et, d'un coup, j'entrevis un champ de blé mûr qui s'étendait à perte de vue. À un moment donné, tous les épis se changèrent en têtes d'enfants et je compris tout de suite qu'elles représentaient les âmes d'enfants "païens". »

Sa visite chez plusieurs missionnaires du Nord-Ouest du Canada la frappa beaucoup : « bien qu'éprouvant une inexprimable admiration pour la vie apostolique, je n'aurais jamais osé l'entreprendre. D'autre part, la vie apostolique ne me semblait pas possible, étant donné qu'il n'existait pas au Canada de communautés religieuses missionnaires ». À 18 ans, après avoir été refusée au Carmel de Montréal, elle entra chez les Sœurs de la Charité de Saint-Jacinte, mais une épidémie la renvoya chez elle. Un événement déterminant marqua son bref passage dans cette communauté : « Un soir – raconte-t-elle – tandis que j'étais avec des postulantes dans une petite pièce, il m'a semblé que Notre Seigneur me disait que j'aurais dû, plus tard, fonder une congrégation de femmes pour les missions étrangères, et travailler à la fondation d'une Société similaire d'hommes, un séminaire des Missions Étrangère sur le modèle de celui de Paris. »

Au cours des ans, elle rencontra le père John Forbes, missionnaire d'Afrique. Délia projeta de partir pour l'Afrique avec lui, mais elle tomba malade juste la nuit du départ. Le père Almire Pichon, jésuite, l'aida à fonder « Béthanie », projet consacré aux œuvres sociales, à Montréal. Assaillie de doutes, elle y travailla pendant dix ans, mais elle sentait que le Seigneur l'appelait à bien autre chose. Dans les dernières années de Béthanie, Délia rencontra le père Gustave Bourassa et le père A. M. Daigneault, jésuite, prêtre en Afrique, qui soutinrent son désir missionnaire. D'autres hommes et femmes de Dieu joueront un rôle fondamental dans sa vocation, en particulier Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal.

Un fort esprit missionnaire traversait l'Église au début du XX^{ème} siècle. Toutefois, le Canada n'était pas considéré comme un grand pays donateur au niveau universel, aussi bien pour les Œuvres Pontificales Missionnaires

que pour les vocations missionnaires. Les dons et les ressources transitaient par des communautés religieuses étrangères opérant au Canada. Les jeunes qui aspiraient à la vie missionnaire devaient se former à l'étranger. En 1902, après de nombreuses épreuves, Délia fonda à Montréal, avec deux de ses compagnes, une école apostolique en vue de la formation des jeunes filles pour les communautés missionnaires.

En novembre 1904, alors que Mgr Bruchési était en visite à Rome, le père Gustave Bourassa, un des soutiens de la jeune communauté, mourut accidentellement. Il avait demandé à Mgr Bruchési de parler au Pape de cette communauté naissante. Malgré ses hésitations, l'archevêque se décida à l'évoquer avec le Pape Pie X. Or, le Pape s'exclama : « Fondez, fondez... et toutes les bénédictions du ciel descendront sur cette fondation. » Le 7 décembre, le Pape lui conféra le nom de Société des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, lui désignant le monde entier comme domaine d'apostolat. Le 8 août 1905, Délia fit sa profession perpétuelle. « Tous les pays de mission vous sont ouverts. » Elle ne put que rendre grâce. Son rêve missionnaire était devenu réalité.

La fondatrice eut alors l'intuition que le moment était venu, pour l'Église du Canada, d'offrir sa contribution au service de la mission universelle de l'Église. Elle s'efforça de réveiller et de former la conscience missionnaire dans son pays, en créant un terrain fertile où jailliraient les vocations missionnaires et où l'on trouverait les ressources nécessaires pour soutenir les missions dans d'autres pays. La première requête lui vint de l'évêque de Canton, en Chine ; en 1909, Délia lui envoya six jeunes sœurs. Elle ouvrit au total 19 missions en Orient. En fonction des demandes des évêques, Délia Tétreault encouragea toutes les œuvres de miséricorde : crèches et orphelinats pour les enfants abandonnés, léproseries pour les femmes, maisons pour personnes âgées ou handicapées, la première école pour les fillettes à Canton, un hôpital pour malades mentaux, des activités de formation pour les vierges catéchistes et les religieuses du lieu. Les obstacles étaient nombreux. Comme le prouve sa correspondance volumineuse, elle encouragea ses filles à distance, en insistant sur les valeurs chrétiennes.

Si sa santé fragile ne permit jamais à Délia de quitter son pays, le Canada bénéficia de son zèle apostolique pour la mission. Parmi ses œuvres missionnaires préférées, celles de la Sainte-Enfance et de la Propagation de la Foi attirèrent immédiatement les efforts de Délia et de sa communauté. Déjà présentes au Canada, ces deux œuvres languissaient. En 1908, Délia et ses filles firent connaître la Sainte-Enfance à Outremont et à Montréal. En 1917, Mgr Paul Bruchési leur confia officiellement la relance de l'œuvre de la Sainte-Enfance dans son diocèse de Montréal. Elles firent tout ce qui était en leur pouvoir pour l'animation des enfants et ouvrir leurs cœurs aux besoins des autres enfants du monde qui ne connaissaient pas Jésus, en visitant toutes les paroisses et les écoles du Québec, et ailleurs au Canada, avec un zèle sans limites. En 1917, face au déclin de la Propagation de la Foi, Délia s'engagea à s'en occuper. Au cours de ces années, les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception collaborèrent activement avec les OPM à tous les niveaux, au Canada, en Amérique du Sud, à Haïti et à Madagascar. Pour favoriser l'animation missionnaire dans le pays et soutenir les missions à l'étranger, Délia Tétreault exploita le pouvoir des moyens de communication. En 1920, elle lança la revue missionnaire *Le Précurseur*, dont naquit une version anglaise en 1923. De nombreuses vocations missionnaires sont nées grâce à la sensibilisation de ces œuvres.

En cherchant à accomplir la volonté de Dieu, Délia persévéra dans sa tentative de réaliser la seconde partie de son rêve : collaborer à la fondation d'un séminaire de prêtres missionnaires. Elle avait même un plan pour y parvenir. Discrètement, mais avec audace, elle rendit visite aux évêques des différents diocèses. Elle insista pour que ce ne soit pas seulement une branche canadienne du séminaire des Missions Étrangères de Paris. Le 2 février 1921, les évêques du Québec fondèrent la Société des Missions Étrangères du Québec.

Dès le début, Délia sollicita la collaboration des laïcs pour soutenir les missions. Elle fit d'eux des missionnaires dans leurs milieux de vie quotidienne. Elle inaugura les retraites spirituelles féminines et les écoles apostoliques. Elle répondit, une fois encore, à un besoin évident : apporter

de l'aide aux immigrants chinois dans le pays. Elle ouvrit des hôpitaux, des écoles et des centres, et elle lança des catéchèses en chinois : sa compassion évangélisait.

En 1933, Délia Tétreault fut victime d'un ictus qui la paralysa, mais elle demeura lucide. Elle mourut le 11 octobre 1941. Le saint Pape Jean-Paul II la déclara Vénérable, le 18 décembre 1997. Sa cause de béatification est toujours en cours.



Octobre
2019

SERVITEUR DE DIEU ÉZÉCHIEL RAMIN (1953-1985)

La vie missionnaire et le martyre du Serviteur de Dieu Ézéchiél Ramin peuvent être résumés en une phrase qu'il prononça lui-même durant l'homélie de la messe dominicale du 17 février 1985, à Cacoal, un an à peine après son arrivée au Brésil : « Le père qui vous parle a reçu des menaces de mort. Cher frère, si ma vie t'appartient, ma mort t'appartiendra aussi. »

Ézéchiél est né à Padoue, le 9 février 1953, fils de Mario Ramin et Amirable Rubin. C'était le quatrième de leurs six enfants. Ses parents, de culture modeste, parvinrent grâce à de grands sacrifices à offrir des études à tous leurs enfants. Mais leur première pensée était de leur donner une solide éducation humaine et chrétienne, pour les préparer à affronter les épreuves de la vie. Ézéchiél connut une enfance et une adolescence sereines, bien ancrées dans les valeurs de la foi, de la pratique religieuse, des études et du travail, du sacrifice et de la sobriété, de l'amour et de l'aide réciproque, de la simplicité et de l'honnêteté. Sa famille était modelée par le dévouement total de la maman, dont la journée était illuminée par la messe quotidienne et par la prière qui accompagnait ses travaux domestiques.

Ézéchiél acheva son parcours scolaire, convaincu de l'importance des études pour la vie, en plus de son « travail » de ces années-là. La conscience de la pauvreté dans laquelle vivait une grande partie de l'humanité – alors appelée Tiers-Monde – le conduisit à chercher des formes pratiques de solidarité avec les opprimés. C'est ainsi qu'il adhéra, à Padoue, à l'Association *Mani Tese* (Mains Tendues) et s'engagea dans l'animation d'ateliers de travail d'été, destinés à financer des microprojets dans les pays du Tiers-Monde, en organisant un ramassage d'objets usagés, de papier, de verre, de

fer et de vieux tissus. Ézéchiél avait toujours à l'esprit la nécessité d'ouvrir les yeux sur l'exclusion dans notre société et sur les pauvres.

Lors d'une intervention à l'occasion de la Journée Mondiale des Missions, en octobre 1971, alors qu'il avait 18 ans, il déclara : « Le Christ est aujourd'hui sur le chemin d'Emmaüs, sur les routes. Il est le visage du frère pauvre, il est le vieillard dévoré par la lèpre. Il y a des millions d'affamés, six cent mille enfants qui souffrent de malnutrition. Notre christianisme est un engagement fort qui peut, si nous le voulons, devenir un discours de vie pour ceux qui sont à nos côtés, car on n'arrive jamais seul à Dieu ». L'expérience de *Mani Tese* fut, pour lui, tellement significative et intense qu'il allait la poursuivre aussi à Florence, en 1973-1974, durant une période d'essai chez les missionnaires comboniens.

Vers la fin de l'été 1971, quand ses parents lui demandèrent dans quelle université il voulait s'inscrire, il les invita à monter en voiture et les emmena devant l'Institut des Missionnaires Comboniens, à Verdara : « Voilà ma faculté ! », leur dit-il en provoquant leur stupeur. Ils demeurèrent perplexes, comme tous ceux à qui il en fit part. En effet, il ne leur avait jamais parlé auparavant de ce choix médité dans le silence, mûri dans le secret de sa conscience, en marchant sur le parcours qui menait de chez lui à l'école ou sur les sentiers de haute montagne ou en pédalant au milieu des monts euganéens qu'il aimait tant. Cela n'avait pas été simple, comme le révèle un épisode de sa rencontre avec un père combonien, qui était venu dans la classe d'Ézéchiél pour parler de la vocation de toute personne. Au terme de cette rencontre, le jeune Ramin lui avait avoué : « Vous avez parlé de Jonas qui avait peur d'aller à Ninive. Ce Jonas qui a peur, je crois bien que c'est moi. » La peur de présumer d'une vocation aussi ardue que la vocation missionnaire ? La peur de ne pas être à la hauteur ou de ne pas être fidèle jusqu'au bout ? Nous ne connaissons pas les peurs qui l'habitaient avant son choix, car les lettres que nous possédons sont datées d'après 1972, alors qu'il avait pris la décision qu'il ne remettra jamais en question. De fait, les tourments du choix avaient fait place à la sérénité de la certitude d'avoir répondu à un appel insistant : « Apporter le Christ, c'est apporter sa joie.

Je suis la route du missionnaire – écrivait-il – non pas à mon initiative, mais parce que Dieu me cherche et me demande continuellement si je veux le suivre. »

En septembre 1972, Ézéchiël quitta Padoue, sa famille et ses amis, pour entreprendre l'itinéraire qui allait le conduire au sacerdoce. Le 26 mai 1976, il demanda à se consacrer à Dieu en prononçant les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance et à entrer dans la Congrégation missionnaire des Comboniens. Après ses vœux, il fut envoyé en Angleterre pour bien apprendre l'anglais avant d'aller achever ses études de théologie en Ouganda. Toutefois, il ne se rendit jamais dans ce pays, à cause de la situation politique précaire et des difficultés pour obtenir un permis de séjour. Il fut donc dirigé vers le scolasticat théologique de Chicago, où il séjourna jusqu'en juin 1979. Pendant les vacances d'été, il fut envoyé dans une paroisse noire de Richmond (Virginie), dans le Sud des États-Unis : c'était l'Amérique des exclus, des perdants, de ceux qui ne participent pas à la course de la compétition, qui ont besoin d'aide et, parfois, qui demandent simplement qu'on les écoute. Il en parla à un de ses frères : « La pauvreté était dans chaque maison [...] J'ai rencontré des gens de 40 ans qui venaient me demander quoi faire. J'ai été avec les alcooliques, les clochards, les jeunes filles enceintes à 13 ans. Tous ne demandaient qu'à être écoutés et compris. » Bref, Ézéchiël possédait une prédisposition et une sensibilité particulières pour capter les exigences des plus pauvres et être à leur côté.

Le 20 janvier 1984, le père Ézéchiël arriva au Brésil, après un séjour de quelques mois à Lisbonne, pour apprendre la langue. Il passa quelques semaines à Sao Paulo et à Rio de Janeiro puis, en mars, il partit pour Brasilia dans le but d'y suivre une formation sur la culture et la pastorale brésiliennes. En plus de la situation de l'Église, ses déplacements lui permettaient de se rendre compte des conditions dramatiques de la population pauvre, surtout des paysans chassés de leurs terres par la toute-puissance d'entreprises multinationales qui transformaient leurs terres en grandes exploitations agricoles destinées à l'élevage et à l'exportation de viande dans les pays riches. À la fin du mois de juin, sa période de préparation se

termina et il partit pour la mission de Cacoal, dans l'État de Rondônia, en Amazonie légale.

Dans ce contexte général difficile, l'État de Rondônia connaissait deux phénomènes majeurs : d'une part, un flux migratoire ininterrompu, en particulier en provenance du Nord-Est, et d'autre part, une invasion des terres habitées par les Indiens (*Indios*). En effet, c'est en Rondônia que vivaient plus de la moitié des Indiens du pays. Un foyer de tensions agissait alors l'extrême limite de la paroisse de Cacoal, juste à la frontière entre le Rondônia et l'État du Mato Grosso : un groupe de famille de paysans occupait des terres incultes. Le père Ézéchiel, qui connaissait depuis longtemps cette zone de conflit, qui relevait de sa compétence pastorale, s'y rendit les 22 et 23 juillet pour y accomplir son ministère, avec le président du syndical rural de Cacoal. Dans une des communautés, les femmes des colons avaient supplié le père de se rendre auprès de leurs maris qui occupaient les terres en question pour les dissuader de continuer. Leur action ne pouvait en effet que provoquer des affrontements armés et faire de nombreux morts, d'autant qu'ils avaient déjà reçu des menaces et des intimidations de la part des gardes armés. Lui seul, disaient ces femmes, par son autorité et la crédibilité qu'il avait acquises par son travail pastoral, pouvait les convaincre de se retirer en attendant des jours meilleurs. Avant le dîner, le père Ézéchiel exposa la situation aux confrères qui vivaient avec lui. Certains s'accordèrent pour se rendre sur place le lendemain matin. Ce furent des moments cruciaux, certains s'opposaient au plan établi, bien qu'Ézéchiel leur eût rappelé l'immense danger que couraient les paysans et l'appel pressant de leurs femmes.

Une nuée de pensées et de préoccupations dut l'assaillir toute la nuit, mais à l'aube du 24 juillet, tandis que ses confrères dormaient encore, il décida de partir avec la Jeep de la communauté, emmenant avec lui un ami syndicaliste. À 11 heures, ils arrivèrent à Aripuanã (Mato Grosso), située à une centaine de kilomètres de Cacoal ; à l'endroit où s'étaient rassemblés les travailleurs, ils en trouvèrent une dizaine. Non loin se trouvaient aussi les hommes, à la solde des grands propriétaires, qui montaient la garde.

Le père Ézéchiél et le syndicaliste parlèrent aux paysans en les invitant à éviter toute violence et provocation qui pouvaient rendre la situation incontrôlable avec les gardes armés. La rencontre fut brève et Ézéchiél estima les avoir convaincu de rester calmes et non violents. Mais alors qu'ils s'apprêtaient à repartir, les gardes armés les précédèrent et, quelques kilomètres plus loin, leur barrèrent la route. Le temps de comprendre ce qui leur arrivait, des coups de feu retentirent. Les deux hommes sortirent de la voiture pour s'enfuir, mais les tirs des mercenaires se concentrèrent sur Ézéchiél, qui leur cria : « Je suis prêtre ! Venez et parlons ! » Mais ils n'eurent aucune pitié : il tomba, le corps criblé de 75 projectiles, avant même d'avoir pu atteindre le cœur de la forêt. Il était environ midi, le 24 juillet 1985. Son compagnon, légèrement blessé par les éclats de verre des vitres du véhicule, marcha pendant plusieurs heures dans la forêt avant de rejoindre les paysans qui s'étaient éloignés du lieu de la réunion. Ils montèrent à bord d'un camion en direction de Cacoal et, vers une heure du matin, ils avertirent les confrères d'Ézéchiél de ce qui s'était passé. Ceux-ci partirent immédiatement prévenir la police et l'évêque, mais il fallut attendre le lendemain matin pour que la police accepte de les escorter jusqu'au lieu de la fusillade. Ézéchiél gisait à cinquante mètres de la Jeep, le corps criblé de balles et de plombs de fusil. Aucun doute sur le fait qu'ils avaient voulu tuer un prêtre qui incarnait le choix de l'Église diocésaine à laquelle il appartenait et qui s'était rangée au côté des pauvres et des victimes de l'injustice : les paysans sans terre et les indigènes. Du reste, la croix dont Ézéchiél ne se séparait jamais et qu'il portait au cou lui avait été arrachée au moment de l'exécution et la grande croix érigée à l'emplacement de son martyre fut détruite à trois reprises par les hommes de main de l'exploitation Catuva. Depuis, la communauté qui porte son nom l'a remplacée par une croix en ciment.

SERVITEUR DE DIEU FELICE TANTARDINI (1898-1991)

Le Serviteur de Dieu Felice Tantardini, un missionnaire laïc de l'Institut Pontifical pour les Missions Étrangères (PIME) en Birmanie (Myanmar), est né le 28 juin 1898 à Introbio (dans la Province de Lecco, en Italie). Il est le sixième d'une famille de huit enfants. Il participa à la Première Guerre mondiale et fut fait prisonnier par les Austro-Hongrois, mais s'échappa du camp de concentration. Felice entra dans le PIME en 1921 et partit l'année suivante pour la Birmanie où il resta jusqu'à sa mort (le 23 mars 1991), avec un seul retour en Italie d'avril 1956 à janvier 1957. Sa vie sur terre ne fut marquée par aucun fait particulièrement éclatant. Ce qui frappe, en revanche, et qui suscite l'admiration, c'est « l'extraordinaire dans l'ordinaire » chez cet homme plein d'humanité, débordant de foi, qui a fait de sa vie entière une offrande totale de soi au service de l'Évangile et des frères.

La première vertu qui ressort du cadre global de sa vie, c'est la foi. Les critères qui inspiraient ses paroles, ses écrits, son action, ses rapports avec les gens, découlaient non pas de calculs ou d'une logique humaine, mais de l'Évangile. Son regard était un regard de foi. Nous pouvons dire qu'il voyait et jugeait les choses, les événements, les personnes, avec les yeux et avec le cœur de Jésus, qu'il aimait profondément. Dans son parcours de foi, il s'est laissé « modeler » docilement par une Éducatrice d'exception : sa « chère Sainte Vierge », qu'il invoquait assidument avec une affection et tendresse filiales. Sa foi était constamment alimentée par la Parole de Dieu, par la prière et par les sacrements. C'est là qu'il puisait la lumière et la force pour affronter toute sorte de difficultés et d'épreuves sans se plaindre, le sourire aux lèvres et la paix dans le cœur. À cet égard, voici quelques témoignages extraits des dépositions processuelles :

« Il avait une foi pure et simple. Dieu et la Vierge étaient son tout. »
 « Chaque matin, il faisait au moins une heure de méditation, puis il allait faire sonner la cloche. Et cela tous les matins, sans jamais se lasser... Il était fidèle aussi à l'adoration eucharistique, qu'il faisait surtout le soir, après le travail. » « Quand il priait, il était vraiment recueilli... Il semblait parler à Dieu comme s'il le voyait. » « Sa dévotion à la Vierge était proverbiale : il avait toujours son chapelet à la main. »

Pour comprendre comment il travaillait et dans quel esprit, deux témoignages nous viennent en aide. Une sœur birmane déclare : « C'était un homme plein de vertu, tout entier dévoué à son travail... Il ne perdait jamais de temps. C'était un homme de prière et de travail, et son travail était tout entier pour Dieu... Il préférait travailler en silence et discrètement... C'était une façon de rester recueilli et totalement consacré à Dieu et à son service. »

Un prêtre birman atteste : « Je me souviens de lui comme d'un homme qui travaillait beaucoup, enthousiaste de son travail et qui parvenait à enthousiasmer ceux qui travaillaient avec lui. Je me rappelle qu'il était très attentif à ne pas prétendre à un travail plus difficile ou pénible que ce qu'il pouvait faire... Il était très serein et aimait plaisanter, ainsi il nous rendait tous sereins et contents de notre travail. » Pour résumer, nous pouvons dire que frère Felice aimait bien travailler, avec joie, pour le Seigneur, et il savait éduquer les autres au travail et, donc, à la vie. Car il n'y a pas de vie sans travail !

« C'est la foi qui agit par la charité », affirme saint Paul (Ga 5, 6). De l'amour pour le « bon Dieu » jaillissait la charité du frère Felice envers tous, une charité qui se traduisait concrètement dans le service attentionné qu'il prêtait en particulier aux plus nécessiteux : les lépreux, les handicapés, les malades, sans distinction de religion.

Son don de soi s'exprimait aussi à travers l'obéissance pratiquée d'une manière exemplaire. Il allait partout où l'évêque ou ses supérieurs l'envoyaient, surtout quand il s'agissait d'aider les gens de la forêt. Il disait que les gens en ville jouissaient d'un certain bien-être et avaient des ouvriers

à leur disposition, tandis que ceux de la forêt étaient souvent abandonnés et avaient besoin de tout. Il se dépouillait de tous ses biens en faveur des pauvres, de façon naturelle, sans le faire voir, en ne gardant pour lui que le strict nécessaire. Il était aimé de tous, mais il restait humble et réservé. On peut dire que l'humilité faisait partie de son être.

Son esprit de sacrifice et sa capacité à affronter les difficultés, les épreuves et les adversités de la vie avec patience et courage font partie du riche bagage humain et chrétien du missionnaire Tantardini. Nous savons qu'en famille il n'avait pas grandi dans l'aisance ; étaient ensuite venues les années de service militaire et la prison durant la Grande Guerre, qui avaient forgé le caractère du jeune Felice. Puis la vie missionnaire, sur une terre et à une époque traversées par la misère, la faim, les conflits, la famine et, en plus, flagellée durant la Seconde Guerre Mondiale par les bombardements et par l'invasion chinoise et japonaise, avec leur fardeau de deuils et de souffrances inénarrables. Nous savons aussi qu'il risqua sa vie sous les bombes, au cours des déplacements provoqués par l'invasion japonaise, qui dura deux ans. Mais il réussit toujours à s'en sortir, grâce à la protection spéciale du « bon Dieu » et de sa « chère Sainte Vierge », comme il le disait, mais aussi grâce à son ingéniosité.

Mais le temps passe pour tout le monde. Les peines, les voyages exténuants, plusieurs interventions chirurgicales avec des complications post opératoires minaient peu à peu son organisme. Malgré cela, il se plaignait rarement, toujours soucieux de ne pas être un poids pour les autres. Il était soutenu dans toutes ses tribulations par sa foi solide et sa fidélité à la prière. Il n'aurait pas pu supporter toutes ces difficultés sans de fortes motivations intérieures et une aide spéciale du Très-Haut, assidûment implorée avec humilité et confiance.

Il mourut en mission, à presque 93 ans, le 23 mars 1991, un samedi, jour marial, comme il l'avait désiré. Il respecte certainement du paradis sa promesse de continuer à être missionnaire « non plus en frappant l'enclume, mais en martelant sans trêve le cœur du bon Dieu » pour le salut des gens pauvres et humbles qu'il avait tant aimés.

JEAN CASSAIGNE (1895-1973)

Monsieur Jean Cassaigne est né à Grenade-sur-Adour, dans le département des Landes, en France, le 30 janvier 1895. Il perdit prématurément sa mère et fut envoyé par son père en Espagne, pour suivre ses études dans un collège des Frères des Écoles Chrétiennes, exilés à Lez, près de Saint-Sébastien. Revenu en France vers l'âge de 17 ans, il travailla avec son père, mais il se sentait attiré par les missions et fit part de son désir de devenir missionnaire. C'est précisément au moment où il se préparait à entrer au séminaire de la Rue du Bac qu'il apprit la nouvelle de la déclaration de guerre entre la France et l'Allemagne. Il s'enrôla alors à l'âge de 19 ans. Il passa cinq ans comme agent de transmission, participa à la bataille de Verdun et fut décoré de la Croix de Guerre. Une fois démobilisé, il entra en 1920, au séminaire des Missions Étrangères de Paris, fut ordonné prêtre le 19 décembre 1925, et partit en Indochine, le 6 avril 1926. Il fut d'abord envoyé à Cai Mon (Vietnam), importante communauté chrétienne de la province de Ben Tre, pour apprendre le vietnamien.

Arrivé à la mission, Jean Cassaigne, comme les autres, consacra les premiers mois de sa vie missionnaire à l'étude de la langue et des coutumes locales et fut introduit à la pastorale en milieu vietnamien dans la grande paroisse de Cai Mon. L'année suivante, il fut envoyé par son évêque, Mgr Dumortier, à Djiring (Di linh) dans les hauts-plateaux du haut Dong Nai, pour y fonder une nouvelle communauté chrétienne parmi les populations des montagnes de cette région, habitée par les Srés, appelés aussi Kohos. À l'époque, la région de Djiring était presque exclusivement habitée par des minorités ethniques, car les Vietnamiens ne s'étaient pas encore établis dans les hauts-plateaux.

Dès son arrivée, Jean Cassaigne fit beaucoup d'efforts pour apprendre la langue locale, très différente du vietnamien, et arriva assez rapidement à rédiger un lexique et un manuel de conversation. Le jeune missionnaire commença à prendre contact avec les populations animistes qui, cependant, se montraient méfiantes vis-à-vis de cet étranger barbu qui, probablement, les effrayait. Il était bien possible que les hommes de la forêt (appelés Moïs, c'est-à-dire « sauvages ») n'aient jamais vu un Européen à la peau blanche. Peu à peu, avec son sourire et son amabilité, Jean Cassaigne réussit à les approcher.

Il découvrit alors la misère de ces hommes, contraints par divers événements à s'éloigner de leur milieu naturel. Obligés de quitter la forêt où ils trouvaient habituellement de quoi se nourrir, sous-alimentés, sans vêtements, ils devenaient des proies faciles pour toutes sortes de maladies. Et, parmi eux, Jean Cassaigne découvrit les plus malades et les plus malheureux de tous : les lépreux, chassés de leurs familles, abandonnés dans la forêt, sans abri ni soins, en n'attendant plus que la mort mette fin à leurs souffrances. Ces pauvres gens, exclus de la société, provoquèrent une profonde émotion dans son cœur de missionnaire. C'est alors qu'il prit l'engagement de consacrer toutes ses forces à leur service. Peu à peu, les Moïs acceptèrent sa présence et commencèrent à venir le trouver.

À cette époque, de nombreux patrons de plantations français, qui avaient obtenu du gouvernement colonial des concessions de terrain à défricher sur le haut-plateau de Djiring, demandèrent à la mission la création d'une communauté chrétienne. Les Missions Étrangères de Paris trouvèrent la proposition intéressante et digne d'être accueillie favorablement. Mgr Dumortier, de son côté, y vit une occasion providentielle d'entreprendre l'évangélisation dans cette région. Dès lors, la Mission acquit une maison, qui faisait aussi office de résidence pour le missionnaire et d'école pour les enfants des populations des montagnes. Avec l'aide de quelques hommes, Jean Cassaigne construisit pour eux la petite localité de Kala, non loin du village de Djiring. Formée de cabanes sur pilotis, comme en construisaient les habitants du pays, il l'appela « Cité de la Joie ». Puis, peu à peu, il réunit les lépreux autour de lui. Il les considérait comme ses

enfants, les nourrissait et les soignait chaque jour. En 1929, le village des lépreux s'était agrandi et comptait déjà cent malades.

En 1930, le père Cassaigne avait baptisé ses premiers catéchumènes et plusieurs familles demandaient à devenir chrétiennes. Au centre du village se trouvait une infirmerie où, trois fois par semaine, le missionnaire allait prodiguer des soins et distribuer des médicaments. Il soignait lui-même les lépreux et, grâce à une instruction religieuse à leur portée, il les préparait à mourir en chrétiens. Il y avait une chapelle des lépreux dans un coin du village où, le dimanche, les prières étaient récitées en langue koho et où se déroulaient les leçons de catéchisme.

En 1935, avec l'aide de son fidèle catéchiste Joseph Braï et la collaboration de cent lépreux, Jean fonda à Kala, près de Djiring, un village autonome pour rassembler et soigner les Moïs lépreux de la région. Quelques mois plus tard, il eut la joie de baptiser vingt-six catéchumènes dans une chapelle entièrement neuve. Ce fut le début de la première communauté chrétienne des populations des montagnes, qui allait continuer à se développer à l'avenir. En 1936, ils étaient deux cents.

En 1937, la Visitatrice des Filles de la Charité, sœur Clotilde Durand, touchée par le dévouement du missionnaire qui soignait personnellement les lépreux, lui promit l'aide des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Quatre Filles de la Charité arrivèrent au village au mois de février 1938 et commencèrent à soigner les lépreux.

En 1941, un télégramme de Rome arracha Jean Cassaigne à ses lépreux. Le Pape le nommait évêque et responsable du vicariat apostolique de Saïgon. Malgré son mépris des honneurs, il dut accepter de « descendre » à Saïgon. Il reçut l'ordination épiscopale durant la fête de la Saint-Jean, le 24 juin. Une foule de 3 000 personnes se pressa dans la cathédrale de Saïgon pour la cérémonie et, parmi elles, une importante délégation des populations des montagnes en costume traditionnel, venue représenter la communauté chrétienne de Djiring.

À Saïgon, Mgr Cassaigne imposa son style personnel. Il ne manqua certes pas à ses responsabilités et respecta les usages de son ministère, mais, dans

la vie quotidienne, il resta le père Cassaigne, homme simple et accueillant. Il laissait toujours sa porte ouverte : tous pouvaient être reçus sans être annoncés, pauvres et riches, sans distinction de race ni d'extraction sociale. Il conserva cette lourde charge pendant quinze ans et dut affronter de nombreuses difficultés, aussi bien pendant l'occupation japonaise que pendant la guerre franco-vietnamienne. Durant cette période agitée, il mit ses énergies au service de tous, en organisant aides et secours pour les plus nécessiteux, sans faire de préférences ni d'exceptions. Les Japonais eux-mêmes rendirent hommage à l'amour du prochain et au dévouement dont fit preuve Mgr Cassaigne.

Cependant, il n'avait en son cœur qu'un unique désir : celui de retourner vivre parmi ses gens des montagnes. Quand il apprit qu'il avait contracté la lèpre, il présenta sa démission de vicaire apostolique de Saigon au Saint-Siège. Le Pape l'accepta et il eut ainsi la joie de pouvoir retourner parmi ses lépreux, en décembre 1995. À partir de ce moment-là, il ne les quitta plus.

Revenu à Djiring, son unique préoccupation fut d'assurer une assistance matérielle à ses gens et surtout de leur offrir une grande aide spirituelle pour les rendre heureux. Il les aima à tel point, il fut si proche d'eux, il se mêla si intimement à eux que, frappé lui-même de la lèpre, il accepta de vivre avec eux les mêmes souffrances. Et, à la fin de sa vie, malgré les douleurs et contraint à garder le lit, il conserva sa joie, une joie radieuse et communicative qui lui fit dire, un jour, à ses amis : « Le bon Dieu m'aime, parce qu'il a choisi la meilleure prière, qui est la souffrance et qu'il réserve à ses amis. »

Mgr Cassaigne mourut le 31 octobre 1973 et, selon son désir, fut enterré dans le petit cimetière de la léproserie, là où il avait lui-même creusé la tombe de son premier converti. La gratitude des lépreux vis-à-vis de Mgr Cassaigne fut exprimée de façon émouvante le jour de son enterrement par un des lépreux, qui prit la parole au nom de ses frères malades et lui adressa ce message :

« Ô Père, tu nous as montré le véritable chemin du ciel et cette léproserie est ton œuvre. Grâce à toi, nous n'avons manqué de rien : nourriture,

vêtements, médicaments, tu allais les chercher pour nous... Très cher Père, privés de tout comme nous le sommes, nous ne pouvons que te remercier et prier le Seigneur pour toi. Aujourd'hui, nous voulons vivre ton enseignement, conserver vivant parmi nous le lien de la charité et la façon dont tu nous as aimés, souffrir dans notre chair de douleur, comme tu nous as appris à souffrir durant ta vie parmi nous. Père, quand tu étais vivant, tu as voulu t'identifier à nous, tu as désiré contracté la lèpre comme nous, souffrir de la malaria, souffrir dans ton corps de chair comme nous et mourir au milieu de tes enfants. Voici notre dernière supplique, c'est à toi que nous l'adressons : prie pour nous afin qu'un jour le Seigneur nous considère, nous aussi, dignes de te rejoindre dans son paradis, dans le Paradis de l'unité. »



Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019

BIENHEUREUX JUSTUS TAKAYAMA UKON (1552-1615)

Parmi les nombreux saints de l'Église au pays du Soleil Levant (42 saints et 393 bienheureux, y compris des missionnaires européens), tous martyrs, tués *in odium fidei* au cours de différentes vagues de persécutions, l'histoire de Takayama est particulière. Il s'agit, en effet, d'un laïc, homme politique et militaire (feudataire et samouraï), élevé à la gloire des autels sans avoir été tué, mais parce qu'il choisit la voie de la *sequela Christi* en suivant le Christ, pauvre, obéissant et crucifié. Takayama Ukon renonça à sa position sociale de haut rang, à la noblesse et aux richesses, pour demeurer fidèle au Christ et à l'Évangile.

Il naquit sous le nom de Hikogoro Shigetomo entre 1552 et 1553, au château de Takayama, près de Nara, fils de Takayama Zucho, devenu par la suite seigneur du château de Sawa. Takayama est le nom de famille dérivant de ses terres féodales. Sa Maison faisait partie de la noblesse, celle des daimyō, seigneurs d'un château possédant des terres. Les daimyō venaient tout de suite après les shoguns (seigneurs de plusieurs territoires dont les divers daimyō étaient les fidèles alliés, mettant à leur disposition une armée et des combattants professionnels : les samouraïs) qui étaient souvent en guerre entre eux pour élargir leurs zones d'influence.

En 1563, son père avait été chargé par son shogun de juger un missionnaire jésuite, le père Gaspar Videla, qui annonçait l'Évangile à Kyoto, la future cité impériale. L'Évangile avait été introduit au Japon par le jésuite François-Xavier, en 1549, et s'était rapidement diffusé. En l'écoutant, le père de Justus en fut si impressionné qu'il voulut devenir chrétien : il se fit baptiser et prit le nom de Dario. Une fois rentré au château, accompagné d'un catéchiste, il fit instruire et baptiser bon nombre de ses soldats,

sa femme et ses enfants, notamment son aîné, Justus, qui avait alors 12 ans. À partir de ce moment-là, son père devint un protecteur des chrétiens. Pour lui, qui était son fils et l'héritier d'un important daimyō, sa vocation naturelle était de devenir samouraï, un guerrier toujours prêt à défendre la famille, la légalité et son seigneur, le shogun. Étant donné les fréquents conflits entre les daimyō, il participa à des guerres et des combats, en se distinguant par sa valeur. Une convalescence forcée, due à une blessure suite à un duel, fut pour lui une période providentielle et il acquit la conviction, en 1571, à vingt ans, que tout en restant samouraï, il devrait mettre son habileté à manier les armes au service des plus faibles, des veuves et des orphelins. En 1573, sa famille reçut un nouveau fief et Justus en devint le daimyō, car son père était désormais trop vieux. Deux ans plus tard, il se maria avec une chrétienne nommée Juste, et en eut trois fils (dont deux morts en bas âge) et une fille. Il fit construire une église dans la ville impériale de Kyoto et un séminaire à Azuchi, sur les rives du lac Biwa, pour la formation de missionnaires et de catéchistes japonais. La majeure partie des séminaristes provenait des familles de son fief.

Justus utilisa la cérémonie japonaise du thé, très typique, où se renforcent les liens entre les participants et où s'approfondissent les liens d'amitié, pour évangéliser en en faisant une occasion d'annonce de l'Évangile et de dialogue avec les autres nobles sur la foi chrétienne. Durant la première période du shogun Toyotomi Hideyoshi, arrivé au pouvoir en 1583, son influence parmi les nobles s'accrut et certains acceptèrent de devenir chrétiens. Mais, lorsque Toyotomi acquit tant de puissance qu'il parvint à réunifier tout le Japon sous son autorité, il commença à craindre les chrétiens et, en 1587, il publia un édit qui interdisait leur religion dans le pays et comportait l'ordre d'expulsion des missionnaires étrangers et d'exil pour les catéchistes japonais.

Tous les grands feudataires acceptèrent cette disposition, sauf Justus, qui préféra renoncer à son fief et partir en exil plutôt que d'abjurer sa foi. Toyotomi mourut de façon inattendue, mais son successeur se montra encore plus impitoyable que lui. La persécution des chrétiens fut générale et

intense, dans le but d'éradiquer ce qu'il qualifiait de « mauvaise herbe » ou de « religion perverse ». Le 14 février 1614, Justus Takayama et sa famille furent capturés et transférés à Nagasaki en attendant d'être exécutés avec les missionnaires qui avaient été rassemblés là. Après des mois de prison, le 8 novembre 1614, Justus et 300 de ses compagnons furent condamnés à l'exil et embarqués sur une jonque à destination de Manille, aux Philippines. Durant son incarcération, Justus avait nourri l'espérance de partager le sort des martyrs de Nagasaki. Il était certain qu'il serait tué et avait attendu la fin avec beaucoup de sérénité. L'expulsion et le lent voyage sur un bateau surchargé le firent encore progresser dans la foi. Bien qu'accueilli avec tous les honneurs par les Espagnols, la prison et le long voyage l'avaient tellement épuisé qu'il mourut à Manille, le 3 février 1615, quarante jours après son arrivée aux Philippines.

L'exemple de Justus est très important et précieux. Il vécut une vie chrétienne authentique, honnête, sincère et profonde. Il a été reconnu martyr, même sans avoir été tué, mais parce qu'il fut persécuté et qu'il dut abandonner toute sa richesse et son statut social pour le Christ. Il était très heureux d'avoir reçu de Dieu le don de la foi chrétienne et fut un témoin convaincant pour tous ceux qu'il rencontrait : nobles de son rang, supérieurs, sujets et amis.

Il fut béatifié à Osaka, le 7 février 2017, sous le pontificat du Pape François.

Octobre
2019

BIENHEUREUX LUCIEN BOTOVASOA (1908-1947)

Lucien Botovasoa est né 1908, à Vohipeno, un petit village de la côte sud-est de Madagascar, dans le diocèse de Farafangana, à plus de 1 000 km d'Antananarivo, la capitale. Ses parents étaient des paysans pauvres, comme beaucoup d'autres dans cette région, toujours aux prises avec les risques liés au climat. Ils pratiquaient la religion traditionnelle, mais avaient une mentalité ouverte. Quand les habitants du village découvrirent la foi chrétienne, beaucoup se convertirent et demandèrent le baptême. Parmi eux se trouvait également Lucien Botovasoa, baptisé le 15 avril 1922, jour du Samedi Saint, à l'âge de 13 ans, avant ses parents qui se convertirent bien plus tard. Lucien reçut la confirmation l'année suivante, le 2 avril 1923. Depuis son enfance, il désirait vivre intensément et sérieusement sa foi.

L'idéal de vie de Lucien fut d'être un bon chrétien, un apôtre de Jésus au cœur du monde. Ce qui, plus que tout, caractérisa son martyre, fut son amour pour ses compatriotes et pour ses persécuteurs. Ce n'est pas un hasard s'il fut appelé Rabefihavanana, le Réconciliateur.

Suivant la devise jésuite, *Ad majorem Dei gloriam*, Lucien Botovasoa étudia pendant quatre ans, au Collège Saint-Joseph d'Ambzontany Fianarantsoa. Après avoir obtenu le diplôme qui allait lui permettre d'enseigner, il retourna à Vohipeno comme vice-directeur et instituteur de l'école paroissiale. Sur le terrain, il continuait à vouloir lire et apprendre. C'était un excellent pédagogue et instituteur d'exception, compétent, consciencieux et rempli de zèle pour expliquer aux élèves, avec clarté et douceur, les différentes disciplines scolaires. Mais c'était aussi un instituteur chrétien et il se souciait toujours de l'éducation religieuse des enfants, auxquels il enseignait le catéchisme, aussi bien pendant les heures de classe qu'après

les leçons. Chaque soir, après les cours, il lisait les histoires des saints à ceux qui le souhaitaient. Mais ce qui l'aimait plus que tout, c'étaient les vies de martyrs : il savait les raconter à ceux qui l'écoutaient avec une ferveur toute particulière qui enflammait les cœurs.

Le 10 octobre 1930, Lucien se maria à l'église avec Suzanne Soazana. Ils eurent huit enfants, dont seulement cinq survécurent. Lucien aimait ses enfants, les éduquait et leur enseignait à prier. Mais il passait aussi beaucoup de temps à s'occuper des enfants des autres, visitant les malades, organisant des cours du soir et animant différents groupes – celui des Croisés du Cœur de Jésus, dont il faisait partie, la Garde d'Honneur du Sacré-Cœur de Jésus et les Jeunes Catholiques Malgaches – grâce au catéchisme. À la maison, Suzanne avait beaucoup de travail : elle aurait voulu que son mari quitte son métier d'instituteur pour devenir comptable, mais Lucien poursuivit, avec joie et générosité, son service de formation chrétienne. C'est à l'église qu'on le voyait le plus souvent : Lucien jouait de l'harmonium et dirigeait la chorale, non seulement à la messe du dimanche, mais aussi tous les matins à la messe de six heures.

Vers 1940, en cherchant un livre sur la vie d'un saint marié, pour en prendre modèle, Lucien Botovasoa découvrit le Tiers-Ordre Franciscain (devenu, à partir de 1978, l'Ordre Franciscain Séculier) et commença à étudier sa Règle. Avec Marguerite Kembarakala, qu'il avait formée à la foi, il constitua une première communauté de frères à Vohipeno. La Règle était très exigeante et Lucien l'appliquait à la lettre. Il commença à exceller dans la piété et la pauvreté. Chaque nuit, il se levait plusieurs fois pour prier à genoux au pied de son lit, puis il allait à l'église à six heures pour faire une heure de méditation devant le Tabernacle. Le mercredi et le vendredi, il participait au repas familial mais, selon la Règle, il jeûnait, au grand désarroi de Suzanne.

En octobre 1945, puis en juin 1946, des élections politiques se déroulèrent sur l'île. Les deux partis politiques qui s'affrontaient voulaient que Lucien Botovasoa soit leur candidat. Mais il refusa catégoriquement : « Votre politique se nourrit de mensonges et ne pourra que finir dans le sang. »

Le dimanche 30 mars 1947, Dimanche des Rameaux, Lucien participait à la messe quand son père lui demanda de partir avec son frère dans la forêt. Ils s'y réfugièrent alors que des insurgés attaquaient la ville. Les combats durèrent jusqu'au mercredi. Les massacres perpétrés par le Parti des Dëshérités de Madagascar ensanglantèrent la Semaine Sainte. Ce fut un massacre global, 18 églises et 5 écoles furent brûlées. Le jour de Pâques, il ne fut naturellement pas possible de célébrer l'Eucharistie dans l'église paroissiale. Le deuxième dimanche de Pâques, Lucien retourna en ville, non sans avoir mis en sécurité sa famille dans la forêt. Il réussit à réunir tous les réfugiés dans une prière commune, à laquelle participèrent les catholiques, les protestants et les musulmans. Lucien commenta l'Évangile, exhortant tous les participants à ranimer leur foi et à avoir le courage d'affronter le martyre si c'était nécessaire. Il parlait et conduisait les chants avec une joie intense et une grande allégresse.

Le 16 avril 1947, le roi Tsimihono, responsable local du Mouvement Démocratique du Renouveau Malgache (MDRM) convoqua tout le monde pour chasser de la ville les ennemis du parti, et Lucien était considéré comme tel. Le jeudi 17 avril, le roi proposa une charge importante à Lucien Botovasoa : il lui demanda de devenir le secrétaire du MDRM. Entre-temps, Lucien avait avisé sa femme qu'il allait être condamné. Suzanne aurait voulu qu'il se cache, mais Lucien refusa et, détachant du mur une image de saint François, il s'écria : « C'est lui qui me guidera. »

Après un déjeuner tranquille en famille et après la prière, il répondit sans hésiter à ceux qui étaient venus l'arrêter : « Je suis prêt. » Il se livra à eux sans opposer la moindre résistance. Il savait qu'il mourrait et quand on l'appela, il s'avança. Assis aux côtés du roi, à la place d'honneur, Lucien déclara d'une voix forte : « Je sais que vous allez me mettre à mort et je ne peux m'y opposer. Si ma vie peut en sauver d'autres, n'hésitez pas à me tuer. La seule chose que je vous demande, c'est de ne pas toucher mes frères. »

Si Lucien avait accepté le poste de secrétaire du MDRM, il aurait eu la vie sauve. Mais il répondait : « Vous tuez, vous brûlez les églises, vous interdisez la prière, vous bafouez les crucifix et vous détruisez les images

sacrées, les chapelets et les scapulaires, vous voulez profaner notre église et la transformer en salle de bal, vous faites un sale travail. Vous savez combien la religion est importante pour moi : je ne peux pas travailler avec vous. » Une trentaine de jeunes d'Ambohimanarivo, pour la plupart, d'anciens élèves à lui, l'accompagnèrent aux Abattoirs, là où se déroulaient les exécutions, à la sortie Sud de la ville, en un lieu appelé Ambalafary. Lucien disait : « Dites à ma famille de ne pas pleurer car je suis heureux. C'est Dieu qui me prend à lui. Que vos cœurs n'abandonnent jamais Dieu ! » Il marchait comme un homme libre, un vainqueur.

Le groupe arriva près du lieu de l'exécution. Trois hommes désignés par le roi l'attendaient. Pour les rejoindre, le groupe devait traverser un canal. Avant cela, Lucien demanda qu'on le laisse prier, ce qu'on lui concéda. « Ô mon Dieu, pardonne à mes frères, qui doivent maintenant accomplir une tâche difficile. Que mon sang puisse être versé pour le salut de ma patrie ! » Lucien répéta plusieurs fois ces paroles. Il pria aussi en latin et entonna sans doute le chant de Carême qu'il aimait tant : « Pardonne, Seigneur, et épargne ton peuple, fais que ta colère ne reste pas sur nous ! »

Puis ils voulurent lui lier les mains, mais il refusa : « Ne m'attachez pas pour me tuer. Je m'attache tout seul. » Il croisa alors ses poignets l'un sur l'autre, en y passant le chapelet qu'il portait à son cou. Une fois à genoux, il pria encore, répétant les mots qu'il avait dit avant. « Ô mon Dieu, pardonne à mes frères... » Lui, le premier, il pardonnait à ses bourreaux et intercédait pour eux, alors que ceux-ci se moquaient de lui : « Ta prière est trop longue ! Tu crois qu'elle te sauvera ? », et d'autres qui étaient restés sur l'autre rive lui hurlaient des insultes. Mais Lucien répondait : « Attendez, je n'ai pas fini ! Laissez-moi encore un instant. » Il leva ensuite les mains au ciel et se prosterna trois fois à terre, comme Jésus durant sa Passion, puis il se tourna vers eux et leur dit : « Faites vite maintenant, car l'esprit est prêt, mais la chair est faible. » Et tandis qu'ils le tuaient, les bourreaux se moquaient de lui : « Maintenant va jouer de l'harmonium. » Après qu'il eut expiré, son corps fut jeté dans le fleuve Matitanana. Reconnaisant son martyr et le témoignage de sa foi, l'Église catholique l'a béatifié le 15 avril 2018 à Vohipeno, à Madagascar.

MON FILOMENA YAMAMOTO (1930-2014)

Mon Filomena Yamamoto, Missionnaire de Marie, xavérienne japonaise, a quitté cette terre le 28 avril 2014, à Miyazaki. Elle avait 83 ans.

Une dizaine d'années auparavant, elle avait raconté sa rencontre avec le Christ dans une petite publication des xavériennes : « En pensant au milieu dans lequel j'ai grandi et aux événements qui ont précédé la grâce de mon baptême, je vois clairement la main aimante de Dieu qui m'a guidée, de façon silencieuse et cachée. Je suis née dans une famille bouddhiste du courant Zen. Chez nous, il y avait un petit autel où l'on vénérât les petites tablettes mortuaires de nos ancêtres. Tous les matins, nous offrions une petite tasse de thé et une petite coupe de riz et nous nous arrêtions un moment en priant, les mains jointes. Quand des pèlerins passaient pour se rendre au temple ou que des pauvres venaient, nous leur offrions du riz à manger.

Nous entretenions un lien profond avec le temple. Enfant, j'y allais souvent, j'écoutais les sermons du bonze et je me demandais pourquoi l'homme naît et meurt, pourquoi la souffrance existe et pourquoi il arrive dans le monde que celui qui fait du bien souffre, tandis que celui qui fait le mal connaît le succès et vit dans l'aisance. Je réfléchissais souvent à cela, mais je n'osais pas interroger les adultes, car j'avais l'impression qu'ils ne sauraient pas me répondre.

À travers la nature, avec le spectacle merveilleux du changement des saisons, je crois que le Seigneur me parlait. Je sentais qu'au-dessus des divinités des antiques religions du Japon, il devait y avoir un Dieu créateur du ciel et de la terre et que je devais chercher la vraie religion. Je priais pour la découvrir, mais je ne savais pas où la trouver.

À 23 ans, j'ai quitté ma ville pour aller à Miyazaki. Invitée par une amie, j'ai commencé à fréquenter l'Église catholique et j'ai suivi des cours de catéchèse. Au début, j'ai éprouvé une certaine résistance à l'égard de la foi en un Dieu unique, car la culture japonaise est imprégnée de la présence de nombreuses divinités qui ne s'excluent pas. Toutefois, en allant de l'avant dans l'étude du christianisme, quand j'ai entendu le passage de la Passion et de la Résurrection du Seigneur et pu comprendre l'œuvre de la Rédemption, j'ai acquis en moi la ferme conviction qui j'avais enfin trouvé ce que je cherchais depuis des années. »

Dès ma première jeunesse, Mon désirait une vie entièrement dédiée aux autres, mais c'est lorsqu'elle rencontra le Christ qu'elle trouva la réponse. Déjà, lorsqu'elle était encore catéchumène, elle était fascinée par l'idée de remettre toute sa vie à la Miséricorde de Dieu : « Quand j'étais encore catéchumène, le père Sandro Danieli, missionnaire xavérien, me prêta l'autobiographie de sainte Thérèse de Lisieux. C'est ainsi que j'ai su qu'elle s'était offerte à l'Amour miséricordieux. C'est la première fois que je venais à connaissance de cette idée. Par la suite, en entrant chez les missionnaires xavériennes, je fus surprise de découvrir que le fondateur, le père Giacomo Spagnolo, avait une profonde dévotion envers la Toute-Puissance et la Miséricorde de Dieu et que nous toutes, lors de notre profession perpétuelle, nous confions notre vie à la Toute-Puissance miséricordieuse du Seigneur. »

L'amour envers Marie contribua à orienter son choix. Quand Mon entra dans la Congrégation des Missionnaires de Marie, en 1961, les xavériennes n'étaient au Japon que depuis deux ans. Maddalena, l'une d'entre elles, se souvient : « Mon a été une sœur fidèle à son choix de vie. Elle créait l'harmonie dans toute communauté où l'obéissance la destinait. Sa sérénité, son humour, sa simplicité donnaient à chacun la possibilité d'être écouté. C'était une personne "vraie", évangélique, une de ces personnes auxquelles le Royaume des Cieux appartient. Elle acceptait tout et vivait le moment présent en offrant tout avec Jésus et dans la prière. Elle était en paix et répandait la paix. »

« De mentalité ouverte, elle savait magnifiquement affronter les situations nouvelles et imprévues, avec un brin d'humour – ajoute une autre xavérienne au Japon. Elle se tenait informée des problèmes mondiaux et nationaux pour les porter dans sa prière et pour en parler avec nous et avec les personnes qu'elle rencontrait. Elle aimait rendre visite aux malades, aux personnes âgées, aux personnes seules. »

« Dans la paroisse, il y avait beaucoup de personnes malades – raconte un père xavérien qui la rencontra au début de son service missionnaire – et Mon m'a proposé d'aller avec elle leur rendre visite et leur porter la communion. C'était la première fois que je faisais ce ministère et Mon m'a aidé sans mesure. Avec elle j'ai appris comment m'approcher des malades, comment prier avec eux, comment les réconforter et comment apporter Jésus dans leur vie. Elle manifestait une sensibilité aiguë pour les souffrances physiques des autres, mais son regard pénétrait jusqu'aux plus profonds recoins de leur cœur et elle désirait les préparer à accueillir l'œuvre salvifique du Médecin divin. »

Le Directeur du Centre de Dialogue interreligieux Shinmeizan a laissé ce témoignage : « Je suis très reconnaissant à sœur Yamamoto Mon, non seulement parce qu'elle contribua généreusement à la vie et aux activités de Shinmeizan pendant trois ans, mais aussi et surtout en raison de la qualité de sa présence et de son exemple de vie religieuse. Toujours sereine et joviale, elle était toutefois sérieuse et précise dans l'observance de la vie communautaire et pour les autres aspects de la vie religieuse. La prière était très importante dans sa vie. Elle était sobre et simple et se tenait à l'écart de tout bavardage inutile ; elle était travailleuse et très diligente pour accomplir le travail qui lui était confié. »

En 2011, on lui diagnostiqua un cancer. « Je suis allé la voir à l'hôpital – écrit un ami missionnaire xavérien. Je me rappelle là encore de sa préoccupation pour les autres. Elle avait fait de sa chambre une "petite église" où elle était en compagnie de Jésus. Au long de sa chimiothérapie, elle a eu l'occasion de se préparer à la mort et elle en parlait avec ceux qui venaient la trouver, laissant derrière elle un témoignage de foi et de sérénité qui lui venait de sa confiance inconditionnelle en Jésus. »

À la voir souriante, on se demandait si elle était vraiment malade. Elle avait pour tous des mots de remerciement : « C'est grâce à vos prières... », disait-elle toujours. Durant ses diverses hospitalisations, sa sérénité a frappé beaucoup de gens : « Les personnes qui ont la foi sont différentes », disaient-ils. Les derniers jours, elle priait continuellement : « Seigneur, viens vite me prendre. »

« Chaque saint – a écrit le Pape François dans l'Exhortation apostolique *Gaudete et Exsultate* – est une mission ; il est un projet du Père pour refléter et incarner, à un moment déterminé de l'Histoire, un aspect de l'Évangile. Cette mission trouve son sens plénier dans le Christ et ne se comprend qu'à partir de lui. Au fond, la sainteté, c'est vivre les mystères de sa vie en union avec lui. Elle consiste à s'associer à la mort et à la résurrection du Seigneur d'une manière unique et personnelle, à mourir et à ressusciter constamment avec lui » (19-20).

Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019

BIENHEUREUX PETER TO ROT (1912-1945)

Peter To Rot, premier béatifié de Papouasie-Nouvelle-Guinée, fut un mari et un père exemplaire, ainsi qu'un catéchiste exceptionnel. En 1945, il fut tué par des soldats japonais à cause de sa défense courageuse du mariage chrétien.

La Nouvelle-Guinée est entourée de nombreux archipels habités par des milliers d'ethnies qui parlent environ huit cents dialectes. Les missionnaires apportèrent l'Évangile dans cette région en 1870 et, en 1882, le premier groupe de Missionnaires du Sacré-Cœur de Jésus arriva à Matupit (aujourd'hui Nouvelle-Bretagne). À la surprise générale, le chef du village de Rakunai, Ange To Puia, annonça qu'il voulait devenir catholique et, avec lui, la plupart des habitants du village. Maria Ia Tumul, sa femme, donna naissance à leur fils Peter en 1912, le troisième de leurs six enfants. Ange To Puia veilla à ce que tous soient baptisés et il leur enseigna lui-même les vérités fondamentales du catéchisme, tandis que Maria leur apprit à prier.

Enfant, durant l'école missionnaire, Peter se révéla un élève exceptionnel et travailleur, particulièrement intéressé par la religion. Le garçon avait un caractère particulièrement vif, mais il était attentionné et disponible : il avait coutume de grimper aux palmiers pour aller chercher des noix de coco qu'il offrait ensuite aux habitants les plus âgés du village, alors qu'étant le fils d'un grand chef, il aurait pu laisser les autres le servir.

En 1930, le curé dit au père de Peter que ses jeunes enfants avaient peut-être une vocation au sacerdoce. To Puia répondit sagement : « Je pense que le temps n'est pas mûr pour que l'un de mes fils ou un autre homme de ce village devienne prêtre. Mais si tu veux l'envoyer à l'école pour catéchistes, à Taliligap, je suis d'accord. »

Le travail missionnaire à accomplir en Océanie était immense, mais les missionnaires peu nombreux. C'est pour cela que les jeunes étaient formés pour devenir catéchistes et travailler avec eux. Peter se dédia avec joie à sa nouvelle vie au St. Paul's College : exercices spirituels, leçons et travail manuel. L'école possédait une ferme qui lui permettait de se suffire à elle-même. Peter donnait l'exemple, encourageant les élèves au travail agricole. C'était un « compagnon joyeux » qui mettait souvent fin aux disputes par des mots de réconfort. Grâce aux confessions fréquentes, à la communion quotidienne et au chapelet, ses compagnons et lui réussirent à combattre les tentations et à grandir dans la foi, devenant ainsi des chrétiens et des « apôtres » mûrs.

En 1934, Peter To Rot reçut de l'évêque sa croix de catéchiste et fut renvoyé dans son village natal pour aider le curé, le père Laufer. Il enseigna le catéchisme aux enfants de Rakunai, instruisit les adultes dans la foi et anima des rencontres de prière. Il encouragea la population à participer à la messe dominicale et fut un conseiller fiable pour les pécheurs qu'il aidait à se préparer à la confession. En outre, il s'engagea à combattre avec zèle la sorcellerie, que beaucoup pratiquaient, même certains chrétiens.

En 1936, Peter épousa Paule Ia Varpit, une jeune fille du village voisin. Leur mariage chrétien était exemplaire. Il montra un grand respect pour sa femme et pria avec elle tous les matins et soirs. Il aimait ses enfants et passait beaucoup de temps avec eux.

En 1942, pendant la Seconde Guerre Mondiale, les Japonais envahirent la Nouvelle-Guinée et envoyèrent tous les prêtres et les religieux dans des camps de concentration. Étant laïc, Peter put rester à Rakunai. Suite à ces événements, il dut assumer de nouvelles responsabilités : conduire la prière dominicale, exhorter les fidèles à persévérer, témoigner lors des mariages, baptiser les nouveau-nés, présider les funérailles. Il parvint à conduire les habitants du village dans la forêt, où un missionnaire s'était réfugié après avoir réussi à échapper aux Japonais, afin que tous puissent recevoir les sacrements en secret.

Même si, au début, les Japonais n'interdirent pas totalement le culte catholique, bien vite ils commencèrent à saccager et à détruire les églises.

To Rot dut construire une chapelle en bois dans la brousse et creusa des cachettes souterraines pour les objets sacrés ; il continua son travail apostolique avec prudence, rendant visite aux chrétiens la nuit à cause des nombreux espions dans la région. Il allait souvent à Vunapopé, un village éloigné, où un prêtre lui donnait le Saint Sacrement. Avec la permission spéciale de l'évêque, To Rot portait la communion aux malades et aux mourants.

Exploitant les divisions internes de la population de Nouvelle-Guinée, les Japonais réintroduisirent la polygamie pour s'acquérir le soutien de plusieurs chefs locaux. Ils mirent en œuvre un plan pour contrecarrer l'influence « occidentale » sur la population indigène. Par luxure ou par peur de représailles, beaucoup d'hommes prirent donc une seconde femme.

Le catéchiste Peter To Rot fut contraint de s'exprimer : « Je ne parlerai jamais assez aux chrétiens de la dignité et de la grande importance du sacrement du mariage. » Il prit position contre son frère Joseph qui soutenait publiquement un retour à la pratique de la polygamie. Son deuxième frère, Tatamai, se remaria aussi et dénonça Peter aux autorités japonaises. Sa femme Paula craignait que sa détermination mette en danger leur famille, mais Peter répondit à ses supplications : « Si je dois mourir c'est très bien, je mourrai pour le Royaume de Dieu parmi notre peuple. »

« La première communion est celle qui s'établit et se développe entre les époux : en raison du pacte d'amour conjugal, l'homme et la femme "ne sont plus deux mais une seule chair" (Mt 19, 6 ; cf. Gn 2, 24) et sont appelés à grandir sans cesse dans leur communion à travers la fidélité quotidienne à la promesse du don mutuel total que comporte le mariage [...] La polygamie s'oppose radicalement à une telle communion : elle nie en effet de façon directe le dessein de Dieu tel qu'il nous a été révélé au commencement, elle est contraire à l'égalité personnelle de la femme et de l'homme, lesquels dans le mariage se donnent dans un amour total qui, de ce fait même, est unique et exclusif » (*Familiaris Consortio*, 19).

Un jour de 1945, alors que Peter To Rot plantait des haricots dans un champ réquisitionné par les Japonais, il fut arrêté par les policiers qui venaient de saccager sa maison, y trouvant plusieurs articles religieux. Durant

l'interrogatoire qui s'ensuivit, Peter reconnut avoir animé une rencontre de prière la veille et le chef de la police, Meshida, le frappa. Quand il professa qu'il était contraire à la bigamie, il fut arrêté. Comme il le dit plus tard à sa famille, « pour Meshida, c'était mon principal crime ».

Peter fut enfermé dans une petite cellule sans fenêtres et ne fut relâché de temps en temps que pour s'occuper des cochons. Sa mère et sa femme lui apportaient à manger. Une fois, Paula apporta avec elle ses deux enfants (elle était enceinte du troisième) et implora son mari de dire aux Japonais qu'il arrêterait de travailler comme catéchiste s'ils le libéraient. « Ce ne sont pas tes affaires », lui dit Peter. Faisant alors le signe de la croix, il ajouta : « Je dois glorifier le Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et donc aider mon peuple. » Il demanda ainsi à sa femme de lui apporter sa croix de catéchiste, qu'il conserva avec lui jusqu'à la fin. Ce jour-là, il confia à sa mère que la police avait appelé un médecin japonais qui allait lui donner des médicaments : « Je ne suis pas malade ! Retourne à la maison et prie pour moi. » Le lendemain, un policier arriva à Rakunai et annonça : « Votre catéchiste est mort. »

L'oncle de Rot, Tarua, se rendit sur place avec Meshida pour identifier le corps. Une écharpe rouge entourait le cou du martyr, enflé et blessé. Le signe d'une piqûre était clairement visible sur son bras droit. À en juger par l'odeur, le « docteur » lui avait injecté un composé de cyanure. Le poison avait lentement fait son œuvre et les soldats avaient étranglé et frappé la victime sur le dos avec une lame. Peter To Rot fut enterré au cimetière de Rakunai. Sa tombe est devenue un lieu de pèlerinage. Son frère, Tatamai, se repentit et, après la guerre, reconstruisit l'église de Rakunai avec son argent personnel, en signe de contrition. Durant les cinquante ans qui ont suivi la mort de To Rot, le village a donné au moins une douzaine de prêtres et de religieux à l'Église catholique.

Au cours de sa visite pastorale en Océanie, en 1995, le Pape Jean-Paul II béatifia Peter To Rot à Port Moresby. Le Pape décrivit ainsi sa mort : « Condamné sans jugement, Peter a subi son martyre dans la paix. Suivant les traces de son Maître, "l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du

monde”, il a lui aussi été “conduit comme un agneau à l’abattoir”. Pourtant, ce “grain de blé” tombé silencieusement en terre a été à l’origine d’une abondante moisson de bénédictions pour l’Église en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Grâce à l’Esprit de Dieu qui habitait en lui, il a hardiment proclamé la vérité sur la sainteté du mariage. »



Octobre
2019

BIENHEUREUX PIERRE CLAVERIE (1938-1996)

En janvier 2018, le Pape François a approuvé la béatification de « Monseigneur Pierre Claverie et ses dix-huit compagnons martyrs ». L'assassinat de Pierre Claverie, dominicain, évêque d'Oran (Algérie), a été le dernier d'une série de meurtres tragiques qui endeuillèrent l'Église d'Algérie de 1994 à 1996. Les autres victimes furent sept moines trappistes, quatre missionnaires d'Afrique, un frère mariste et plusieurs religieuses appartenant à différentes congrégations. Leur mort s'inscrit dans une décennie noire au cours de laquelle entre cent-cinquante et deux cent mille personnes ont été tuées à cause de la violence religieuse et de la répression. C'est précisément leur libre choix de rester dans le pays par amour du Christ et de l'Église, malgré la violence, qui nous permet de qualifier de « martyrs » ces chrétiens assassinés.

Pierre Claverie est né à Alger en 1938 : c'était un fils de l'Algérie coloniale. À l'âge adulte, il confessa avoir vécu toute sa jeunesse parmi les Arabes sans jamais les rencontrer : « J'ai vécu mon enfance à Alger dans un quartier populaire de cette ville méditerranéenne cosmopolite. À la différence d'autres Européens, nés dans les campagnes ou dans les petites villes, je n'ai jamais eu d'amis arabes. Nous n'étions pas racistes, mais seulement indifférents, nous ignorions la majorité de la population de ce pays. Les Arabes faisaient partie du paysage de nos sorties, de la toile de fond de nos rencontres et de nos vies. Ils n'ont jamais été des compagnons... Comme chrétien pratiquant et comme scout, j'ai dû écouter de nombreux sermons sur l'amour du prochain, mais je n'avais jamais réalisé que les Arabes aussi étaient mon prochain. Il a fallu une guerre pour que ma bulle éclate », dira-t-il beaucoup plus tard, en reconnaissant avoir vécu toute sa jeunesse

dans une « bulle coloniale ». Cette prise de conscience, au moment où éclata la guerre d'Algérie, suivie de la proclamation de son indépendance, constitua pour lui une véritable rupture, qui le conduisit, en 1958, à la vie religieuse dans l'ordre dominicain.

Il fit ses études au Saulchoir, avec les meilleurs maîtres, ces théologiens dominicains qui préparèrent l'ecclésiologie du Concile Vatican II : Yves Congar, Marie-Dominique Chenu et André Liégé. Il en sortit en 1967 avec une solide formation intellectuelle et spirituelle qui, plus tard, allait lui être précieuse. Les lettres qu'il écrivit à sa famille font ressortir sa maturité intellectuelle précoce : « Ce matin, durant l'oraison, j'ai enfin découvert le Dieu Trinité, qui m'était surtout apparu jusque-là comme une subtilité de théologien. Je crois que c'est l'essentiel du christianisme : au-delà de la vie de Jésus, de son enseignement, de son Église, Il nous révèle Dieu, non seulement comme un Dieu Père, mais en nous donnant l'image de ce que nous sommes appelés à être : ceux qui participent à un courant d'amour qui unit le Père au Fils par l'Esprit Saint » (mai 1959).

Ordonné prêtre, il accepta avec joie de rejoindre la petite communauté dominicaine d'Alger qui, sous la conduite du cardinal Duval, contribuait à l'existence d'un nouveau type d'Église, une Église pour un pays en majorité musulman. Pour cette raison, il apprit l'arabe, si bien qu'il put l'enseigner à son tour. Mais surtout, « il apprit l'Algérie », se tissant ainsi un important réseau d'amis algériens qui allait beaucoup compter pour lui. Après une guerre sanglante (1954-1962), le pays entamait un processus de reconstruction : il y avait beaucoup à faire en matière d'éducation et de formation des dirigeants. Pierre Claverie y contribua avec les prêtres et les religieux d'Algérie qui s'étaient mis entièrement au service de la formation de coopérants engagés dans le développement du pays. Ce fut une période très heureuse de sa vie. Le père Claverie rendit un bel hommage à ses amis, présents dans la cathédrale d'Alger le jour de son ordination épiscopale : « Frères et amis algériens, c'est à vous aussi que je dois d'être ce que je suis aujourd'hui. Vous aussi vous m'avez accueilli et soutenu par votre amitié. Je vous dois ma découverte de l'Algérie : bien que ce soit mon pays, j'y

ai vécu comme un étranger pendant toute ma jeunesse. Avec vous, en apprenant l'arabe, j'ai surtout appris à parler et à comprendre le langage du cœur, celui de l'amitié fraternelle à travers laquelle les peuples et les religions communiquent. À cet égard, j'ai la faiblesse de croire que cette amitié résiste au temps, à la distance et à la séparation. Parce que je crois que cette amitié vient de Dieu et qu'elle conduit à Dieu. »

Sa solide formation l'amena à participer de manière décisive à la réflexion théologique d'une Église qui devait repenser le sens de sa présence. Elle n'était pas là pour faire du prosélytisme parmi les musulmans. Au contraire, à travers le témoignage de la foi et son action gratuite au service du pays et des plus humbles, l'Église pourrait offrir une présence active de l'amour évangélique et contribuer à guérir les blessures héritées du passé colonial et de la guerre de libération. Seule la fécondité du témoignage et le travail de l'Esprit Saint peuvent convertir les cœurs et faire progresser la liberté vers le Christ et son Église. À ce titre, Pierre Claverie prit la direction du centre d'études diocésain d'Alger et collabora avec les évêques à la rédaction de documents théologiques qui tentaient de formuler le sens d'une présence chrétienne dans un monde musulman.

En 1981, sa forte personnalité et son charisme personnel lui valurent d'être nommé évêque d'Oran, dans l'Ouest du pays. Son diocèse comptait peu de fidèles, mais était international : Pierre Claverie allait beaucoup aimer ce rôle d'artisan de communion, non seulement parmi les chrétiens de divers horizons, mais aussi avec les amis musulmans de l'Église. Il fit le choix de mettre les édifices et les structures de son diocèse à la disposition des besoins du pays : bibliothèques pour les élèves et les étudiants, un centre d'accueil pour personnes handicapées et un centre de formation pour les femmes. Avec ses amis musulmans, il établit des relations de confiance et d'amitié qui se révélèrent précieuses au cours de la décennie tragique des années 1990. Dieu seul peut convertir. Les fidèles chrétiens sont peu nombreux, mais ils peuvent apporter un véritable témoignage chrétien à tous les musulmans avec lesquels ils vivent et travaillent quotidiennement.

À l'occasion d'une conférence à la mosquée de Paris, en juin 1988, il choisit de rejeter toute hypocrisie politique et souligna sans hésiter que « dans l'ensemble des relations qui ont caractérisé la rencontre entre chrétiens et musulmans, le dialogue n'a pas toujours été la règle », au contraire, c'est plutôt l'inverse qui s'est produit : « la polémique et le conflit ont dominé ». Fidèle à son franc-parler, il entreprit donc de reconnaître les obstacles. Au-delà des vicissitudes de l'Histoire, affirma-t-il, le problème de fond est la difficulté d'« admettre et accepter l'altérité ».

Quand le dialogue se limitait aux paroles, souvent ambiguës, parfois trompeuses, Pierre Claverie préférait la rencontre car celle-ci impliquait les personnes. Il soutint que rien ne pouvait être fait si l'on ne commençait pas par créer des liens de confiance et d'amitié. Ce sont eux qui, par la suite, permettent de faire des choses ensemble, de faire face aux défis communs et même à des questions plus complexes : le chrétien doit pouvoir expliquer que pour lui la Trinité n'est pas un polythéisme ; le musulman, à son tour, pourra souligner jusqu'à quel point il est ému par le texte du Coran ou par la personnalité de Mahomet, si déroutants pour un chrétien. Un des miracles que ces rencontres peuvent accomplir, c'est de contribuer à guérir les blessures du passé, celles qui entravent souvent les relations entre chrétiens et musulmans à cause de peurs et de préjugés tenaces. La connaissance réciproque et honnête d'un dialogue sain entre les religions aide à promouvoir la liberté de religion, le droit à l'annonce et au témoignage, le droit de se convertir librement et d'adhérer à une religion.

À partir de 1990, l'Algérie s'enfonça dans une décennie de violence. L'ouverture politique tardive au multipartisme, après 25 ans de régime de parti unique, favorisa l'émergence de partis religieux radicaux. Lors des élections législatives locales, ces derniers recueillirent la majorité des suffrages et étaient quasiment aux portes du pouvoir quand le régime militaire décida, en 1992, d'interrompre le processus électoral pour éviter l'instauration d'une dictature religieuse. Frustrés de ne pouvoir obtenir le pouvoir par les urnes, les fanatiques fondamentalistes tentèrent de le prendre par les armes. Ils commencèrent par assassiner des centaines de représentants

de l'État (juges, policiers), avant de passer aux figures symboliques d'une société civile ouverte (journalistes, écrivains) et, à la fin, ils s'en prirent aux étrangers. La mort des deux premiers religieux chrétiens, en mai 1994, fut un traumatisme pour tous. Celle des sept moines trappistes, en 1996, scandalisa même la grande majorité des musulmans.

Pierre Claverie fut le dernier chrétien assassiné. Il faut ajouter qu'il n'avait pas seulement choisi de rester dans le pays, mais aussi et surtout de parler courageusement, en s'exprimant publiquement en faveur d'une « humanité plurielle, non exclusive ». « Nous sommes exactement à notre place, car ce n'est qu'ici que l'on peut entrevoir la lumière de la Résurrection et, avec elle, l'espérance d'un renouveau dans notre monde. » Mgr Pierre Claverie fut assassiné le 1^{er} août 1996, avec un de ses amis musulmans, Mohamed Bouchikhi, qui avait fait le choix de rester avec lui malgré les risques. Sa mort bouleversa les chrétiens, mais aussi beaucoup d'Algériens musulmans qui, à ses funérailles, affirmèrent qu'ils étaient venus pleurer celui qui était aussi « leur » évêque.

Baptisés
envoyés

Octobre
2019

SIMON MPECKE (1906-1975)

Simon Mpecke est né en 1906 à Log Batombé, au Cameroun. En 1914, à l'âge de huit ans, il fréquenta l'école primaire de la mission catholique d'Édéa. Cette mission avait été ouverte par la Congrégation des Pallottins à l'époque de la colonisation allemande. À 11 ans, Simon Mpecke obtint son diplôme d'études élémentaires. Le 14 août 1918, à 12 ans, il fut baptisé à Édéa par le père Louis Chevrat. Le lendemain, il fit sa première communion. Plus tard, Simon devint enseignant dans les écoles de la savane, puis dans la mission centrale d'Édéa. En 1920, il obtint son diplôme d'enseignant auprès de la mission catholique d'Édéa et, en 1923, il devint le premier enseignant de la mission.

Le 8 août 1924, Simon Mpecke entra au petit séminaire de Yaoundé. D'octobre 1927 à décembre 1935, après l'ouverture du grand séminaire de Mvolyé, il fit deux ans d'études de philosophie, puis quatre ans de théologie. Le 8 décembre 1935, Simon fut l'un des premiers Camerounais à être ordonné prêtre. Son ordination sacerdotale constitua une étape importante de l'histoire de l'Église au Cameroun et elle inaugura une nouvelle ère pour le pays.

Pour son premier ministère, le père Mpecke fut nommé vicaire dans la mission de Ngovayang, où il prit fermement position contre les pratiques des religions traditionnelles de la région. En 1947, il fut nommé dans la paroisse du quartier de New-Bell à Douala et, l'année suivante, il en devint le curé. Il donna un nouvel élan à la paroisse et développa diverses congrégations laïques et des confréries. Il soutint les mouvements de l'Action catholique et l'école, faisant preuve d'une grande disponibilité et générosité. Toujours en 1947, le père Simon Mpecke, apprit par un

article de journal l'existence de populations païennes dans le Nord du Cameroun. À partir de ce moment-là, il sentit naître en lui une grande attirance pour ces populations. L'établissement des fraternités des Petits Frères et des Petites Sœurs de Jésus dans sa paroisse le rendit proche de la spiritualité de Charles de Foucauld. En 1953, il rejoignit l'Institut séculier des Frères de Jésus et partit pendant un an pour faire son noviciat en Algérie. Il fut l'un des fondateurs au niveau international de l'Union Sacerdotale Iesus Caritas dont il devint le premier responsable au Cameroun. Pendant un certain temps, il pensa même aller vivre dans leur fraternité.

Le 21 avril 1957, le pape Pie XII publia l'encyclique *Fidei Donum* ; c'est dans cet esprit que le père Simon Mpecke partit pour le Cameroun du Nord comme missionnaire et prêtre Fidei Donum. En février 1959, à la demande de Monseigneur Plumey, le Père Simon se rendit à Tokombéré pour y fonder une mission et entrer en contact avec les Kirdis, nom qui signifie « les païens ». Si le Sud du Cameroun, majoritairement bantou, était en grande partie passé au christianisme, le Nord, habité par des peuples d'origine soudanaise, était un fief de l'islam.

Le docteur Joseph Maggi (médecin suisse) s'était installé dans le village pour fonder un hôpital dans un endroit où il n'y avait que quelques dirigeants de l'administration coloniale française et des techniciens qui y introduisaient la culture du coton. Les débuts de la Mission catholique de Tokombéré furent pour Simon l'occasion d'une expérience missionnaire exceptionnelle. La tâche n'était pas aisée : le père Mpecke était, en effet, perçu comme un danger, car il n'appartenait pas à la tribu locale ; le fait qu'il était africain facilitait tout de même les choses. Dès le début, la scolarisation des Kirdis devint sa préoccupation quotidienne. Sa bonté légendaire lui valut bien vite le surnom de « Baba », qui signifie tout à la fois papa, patriarche, sage et guide. Tous – hommes et femmes, adultes et enfants, Kirdis et Musulmans – commencèrent à l'appeler spontanément Baba. À Tokombéré, Baba Simon accomplit ce que Dieu avait promis à Abraham : son exode et sa mission permirent la naissance d'un peuple.

Sa foi et son amitié avec Jésus accroissaient sa conviction que seul l'amour pour tout l'homme pourrait le sauver du péché et de l'ignorance, du mal matériel de la misère, de la discrimination ethnique et religieuse. Pour Baba Simon, l'école était sa vie : son école apporta l'espérance de la pleine réalisation de l'homme, dans sa lutte contre l'ignorance, contre la tyrannie et la peur ; ce fut sa façon de combattre pour la dignité humaine. Il décida d'apporter l'éducation « à domicile », donnant ainsi à tous la possibilité d'assister à « l'école sous l'arbre » : une école sous les yeux de tous, au cœur même de la vie des Kirdis.

Plus tard, il construisit l'école Saint-Joseph de Tokombéré et obtint l'autorisation d'ouvrir d'autres écoles à Bzeskawé, à Rindrimé et à Baka. Il créa un internat pour les garçons et un autre pour les filles, dirigé par les Servantes de Marie. Baba Simon apprit aux Kirdis à aimer les musulmans comme leurs frères de sang et fit de même avec les musulmans à l'égard des Kirdis. Grâce à l'école, aux dispensaires, à l'engagement contre l'injustice et à l'appel à la fraternité universelle, il permit une réelle amélioration des conditions de vie des populations Kirdies, trop longtemps négligées par le reste du pays. Son souci d'un dialogue constant avec les responsables des religions traditionnelles fait de lui un précurseur prophétique du dialogue interreligieux encouragé par le Concile Vatican II. Il aimait voyager, et la première raison qui le poussait à le faire était de trouver l'aide nécessaire pour ses œuvres en faveur des Kirdis, en particulier pour les étudiants, externes et internes à la communauté. C'est pourquoi, il se rendit en France, en Suisse, en Italie, en Espagne et en Israël. Il partagea la vie des Kirdis, leur pauvreté et leur lutte contre la misère. Son évangélisation fut imprégnée de prière, d'amour pour l'Église et de charité dans le respect de leurs traditions.

Le 13 août 1975, épuisé par la maladie, Baba Simon mourut à Édéa – après un séjour en France pour être soigné – loin de Tokombéré, sans pouvoir revoir ses Kirdis. Il fut enterré à Tokombéré.

BIENHEUREUX TITUS BRANDSMA (1881-1942)

Anno Sjoerd Brandsma est né le 23 février 1881, à Oegeklooster (Frise orientale, Pays-Bas). C'est au collège des Franciscains de Megen qu'il commença à comprendre sa vocation. Il entra au couvent des carmes de Boxmeer le 22 septembre 1898 et prit le nom de Titus. En 1901, il publia son premier livre, une anthologie des écrits de sainte Thérèse d'Avila, traduite de l'espagnol. Après avoir été ordonné prêtre en 1905, il fut envoyé à Rome pour faire ses études à l'Université Pontificale Grégorienne. De retour dans son pays, il fit quelques expériences d'enseignement, tout en poursuivant ses activités journalistiques ; il publia les œuvres de sainte Thérèse en néerlandais.

Peu de temps avant que le Parti National-Socialiste ne s'affirme en Allemagne, il fut nommé Recteur de l'Université de Nimègue. Quelques années plus tard, il fut nommé assistant ecclésiastique de l'Association des Journalistes Catholiques. Dans ses cours à l'université sur l'idéologie nationale-socialiste, il n'épargna pas ses critiques et dénonça ouvertement ce système ; comme carme, enseignant, journaliste et, enfin, comme président de l'Association des Écoles Catholiques, il s'opposa fermement à la pression nazie.

Arrêté dans son couvent, il fut emmené à la prison de Scheveningen où il subit à un lourd interrogatoire au cours duquel il réaffirma fermement sa position. En prison, il traduisit la vie de sainte Thérèse de Jésus en néerlandais. Transféré au camp de concentration d'Amersfoort, il fut contraint de travailler et de vivre dans des conditions très dures. Reconduit à Scheveningen, pour poursuivre son interrogatoire, il fut ensuite conduit au camp de triage de Kleve où il trouva davantage de dignité et de réconfort humain et spirituel.

Au mois de juin 1942, il fut transporté dans un wagon à bestiaux, avec d'autres prisonniers, au camp de Dachau, où les conditions de vie étaient extrêmes, tant pour les travaux forcés et le manque de nourriture qu'à cause des expériences scientifiques menées sur certains prisonniers, dont Titus. Interné à l'hôpital du camp, malade et consumé, il mourut le 26 juillet 1942 d'une dose d'acide phénique que lui injecta une infirmière à laquelle il offrit un chapelet et qui, une fois convertie, témoigna à son procès de béatification. Sa mémoire liturgique est célébrée le 27 juillet.

« La prière n'est pas une oasis dans le désert de la vie, mais elle est toute la vie » : cette belle expression du père carme, journaliste et professeur d'université, contient le témoignage de son intense vie de prière, qui le prédisposait à une activité apostolique particulière vécue avec grand équilibre et qui alimentait son courage – au temps des brutalités nazies – d'annoncer la vérité, de défendre la liberté religieuse, d'accueillir tout type de pauvreté et de vivre pleinement le commandement de l'amour. Citant les paroles de Jésus, « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix » (Jn 14, 27), il exprimait ainsi son ardent désir : « Je voudrais répéter cette parole, la faire résonner dans le monde entier, sans me soucier de qui l'écouterait. Je voudrais la répéter si souvent que ceux qui, la première fois, tourneront la tête, puissent l'écouter, jusqu'à ce que tout le monde l'ait entendu et comprise [...] Notre vocation et notre bonheur consistent à rendre les autres heureux » (Conférence *Paix et amour pour la paix*, Bergkerk de Deventer, 11 novembre 1931). Titus avait un caractère généreux et missionnaire ; les expériences internationales qu'il vécut au sein de sa Famille religieuse, en particulier durant sa période d'études à Rome, nourrirent son rêve de pouvoir être envoyé comme carme missionnaire pour annoncer l'Évangile. Il ne put réaliser ce désir, soumis à l'obéissance des supérieurs qui étaient préoccupés par sa santé chancelante.

Bien que ne pouvant se rendre en terres de mission pour ces raisons de santé, il conserva toujours une attitude d'universalité, de disponibilité, de dialogue et d'ouverture, pour créer des liens de fraternité dans le Christ. La vie le conduisit réellement à vivre une mission spéciale : son inclination

naturelle à consoler les affligés trouva dans les camps d'extermination son expression héroïque la plus élevée. Il mourut dans le camp de concentration de Dachau comme « missionnaire » en un lieu « impossible », où il fut capable d'apporter du bonheur et d'instiller du courage. Saint Jean XXIII l'a qualifié de « victime de sa charité et de la défense constante de la vérité », en vertu de nombreux témoignages. Alors qu'il subissait des outrages et des coups, il supportait ses persécuteurs avec patience et avec une compassion sincère, exhortant aussi ses compagnons à tenir bon et à prier pour ceux qui faisaient preuve de tant de cruauté envers leurs prochains. Il était animé par la conviction que la lumière éternelle pouvait briller grâce et à travers les prêtres du camp, par leur fraternité, par l'espérance et la confiance en Dieu, en qui il se sentait en sécurité. Intimement uni à Dieu, il devint un vase débordant d'espérance dans les lieux apparemment les plus éloignés du regard divin.

Les domaines de sa mission furent donc le couvent, comme lieu de prière et d'accueil des plus défavorisés ; l'université où il faisait résonner, surtout en l'incarnant, le message évangélique ; la presse et le camp de concentration où, puisant sa force dans la foi, il encourageait la rencontre profonde entre les hommes sous le regard de Dieu, au-delà de toute distinction sociale. Cela lui permit de survivre et de faire survivre dans des situations inhumaines. Dans les camps, il apportait des paroles de consolation qui exprimaient une certitude enracinée en lui : « Confie tout au Seigneur, fais de ton mieux et Dieu fera le reste ! » Son unique perspective, c'était Dieu. C'est pour cela qu'il réussissait assez bien à s'adapter à des personnes très différentes et à des situations difficiles. Sa sollicitude pour apporter un secours spirituel à tous lui permit d'accomplir un service précieux en administrant le sacrement de la confession et en se rendant disponible pour la direction spirituelle.

À l'infirmière qui lui administra le poison mortel, il déclara : « Les bons prêtres ne sont pas ceux qui, du haut de leur chaire, disent de belles paroles, mais ceux qui sont capables d'offrir leur douleur pour les hommes, et c'est pourquoi je suis content de pouvoir souffrir. »

BIENHEUREUSE VICTOIRE RASOAMANARIVO (1848-1894)

La reine Ranavalona régna sur Madagascar de 1828 à 1861, année de sa mort. Ennemie implacable de la religion chrétienne, elle vénérât les *sampy* (sorte d'idoles) et s'adonnait, pour protéger sa personne et son royaume, à des milliers de pratiques de superstition. La famille la plus puissante et proche de la reine était celle de Victoire Rasoamanarivo. Son grand-père, Rainiharo, fut Premier Ministre de la souveraine pendant plus de vingt ans. Deux de ses fils, Raharo et Rainilaiarivony, lui succédèrent dans ses fonctions.

Rainiharo eut une fille nommée Rambahinoro. Du mariage de cette fille avec un de ses cousins naquit Victoire Rasoamanarivo, troisième de sept ou huit enfants. Née en 1848, année qui semble avoir été « un rendez-vous de longue date comme celui du coq avec le soleil » (pour reprendre un proverbe malgache) avec la révolution industrielle et prolétaire et le réveil des nationalités, Victoire adoptera elle aussi un comportement qui aura un fort impact sur son milieu, allant jusqu'à déterminer son destin et l'admiration qu'elle suscitera.

Victoire avait 13 ans lorsque les premiers missionnaires catholiques arrivèrent à Tananarive (aujourd'hui Antananarivo) en novembre 1861, après la mort de la reine Ranavalona. Elle fut l'une des premières élèves des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny et se distingua par sa modestie et sa dévotion, surtout en raison de son assiduité à la messe tous les matins.

Elle fut baptisée le 1^{er} novembre 1863, à 15 ans, fit sa première communion, le 17 janvier de l'année suivante et, quelques mois plus tard, le 13 mai, fut donnée en mariage, à l'âge de 16 ans, à Radriaka, son cousin, fils aîné de Rainilaiarivony. À cet âge-là, affirma-t-elle plus tard –, elle

aurait voulu devenir religieuse, ajoutant toutefois que la Providence en avait décidé autrement. Sa nouvelle condition ne la sépara cependant pas des Sœurs. Elle continua à aller à l'école, étant donné que, chez elle, les tâches ménagères étaient effectuées par les domestiques.

Les problèmes commencèrent lorsque les parents et les familles cherchèrent à la convertir au protestantisme, religion d'État et de la haute société. Le calvaire de Victoire commença alors. Elle fut irréfutable et patiente. Elle ne se plaignait pas, mais elle faisait remarquer à son mari le tort que sa famille portait à sa dignité de femme. Son mari, conscient qu'elle avait raison, s'agenouillait parfois à ses côtés pour prier. Le destin prit la forme paradoxale de la stérilité conjugale : Victoire fit l'expérience de toute l'amertume de la stigmatisation sociale associée à cette condition et se demandait si tel n'était pas le résultat d'une mauvaise conduite conjugale.

Repoussée par les siens, Victoire commença dès lors à faire de l'Église sa seconde demeure. Elle y passait sept ou huit heures par jour, s'y rendant à quatre heures du matin, à toutes les époques de l'année et malgré toutes sortes de menaces. Elle aménagea chez elle un oratoire où elle passait beaucoup de temps à genoux, prolongeant ses prières jusque tard dans la soirée. Elle avait une dévotion spéciale pour la Sainte Vierge et tenait toujours un chapelet dans ses mains. Cette vie de prière, loin de l'absorber au détriment de ses autres devoirs, l'aida à les remplir avec un dévouement total. Elle surveillait sa maison, qui comprenait une trentaine de domestiques, rendait souvent visite aux malades sans aucune distinction de classe, faisait fréquemment l'aumône et recevait les pauvres et les malades chez elle.

Quand la Congrégation laïque de la Sainte Vierge fut fondée en 1876, Victoire en fut la présidente, s'efforçant d'inculquer chez ses compagnes le zèle de la charité. Elle créa un atelier de confection de vêtements pour les pauvres et les lépreux. En outre, elle aida les églises pauvres et fit construire la chapelle de la ville sacrée d'Ambohimanga. En qualité de membre de la famille du Premier Ministre, Victoire était Dame de la Cour. Forcée de se présenter au palais, elle s'y rendait en chrétienne, son chapelet bien visible à la main, et priait avant et après le repas. Au son de la cloche, elle s'excusait

et prenait congé pour réciter l'Angélus. Et quand on l'interrogeait sur les raisons de sa conduite, elle répondait simplement : « C'est l'usage pour nous, les catholiques ! » Il n'y avait ni rigidité, ni raideur, ni ostentation ou bigoterie chez elle, mais simplement la foi et la fidélité à Dieu et un respect absolu pour les autres.

Ce qui, plus que tout, remplit la Cour d'admiration, ce fut la patience héroïque dont elle fit preuve, pendant près de trois ans, avec son mari indigne. Jamais on ne l'entendit proférer la moindre plainte contre lui. Cependant, comme il allait trop loin, le Premier ministre, en accord avec la reine, tenta de la séparer de lui par un divorce. Lorsque Victoire eut vent de ce projet, elle alla se jeter aux pieds de son beau-père pour le supplier de renoncer à son dessein car, disait-elle, le mariage catholique est indissoluble.

Le 25 mai 1883, une persécution éclata contre la mission catholique et, après l'expulsion de tous les missionnaires français, les fidèles catholiques furent accusés de trahir les coutumes de l'île et donc de leur patrie. Le jour même de l'expulsion des missionnaires de Tananarive, une ordonnance venue d'une autorité inconnue, mais divulguée par tous les fonctionnaires civils et religieux, proclamait que le catholicisme étant la religion des ennemis de la patrie, ses adeptes seraient considérés comme des traîtres.

Le dimanche qui suivit l'exil des missionnaires, les catholiques regardaient avec tristesse leurs églises fermées, mais ils n'osaient pas s'en approcher. À neuf heures du matin, Victoire arriva devant la cathédrale. La voyant fermée, elle envoya un message au Premier Ministre lui demandant si un ordre de la Reine interdisait aux catholiques d'entrer dans l'église. Comme il n'y avait pas d'ordre royal explicite à ce sujet, Victoire s'approcha de l'officier qui commandait la garde et lui ordonna d'ouvrir les portes. « Si vous vous y opposez de force, mon sang sera le premier que vous verserez. Vous n'avez aucun droit de nous empêcher d'entrer dans nos églises pour prier. » Les portes furent ouvertes. Victoire entra la première et un grand nombre de chrétiens la suivirent. C'était une première victoire, la plus importante, car elle établissait le principe de la liberté de la prière.

Pendant la guerre franco-malgache, la nationalité française des missionnaires mettait en péril l'avenir du catholicisme, considérée comme la religion de l'agresseur. Victoire n'avait aucun préjugé à l'égard des missionnaires français, avec lesquels elle entretenait d'excellentes relations, vu la situation locale, elle avait écrit à l'étranger pour demander que l'on envoie des missionnaires catholiques mais anglais. Toutefois, l'expulsion frappa tout autant les missionnaires français que le seul Anglais du groupe, ce qui mis en évidence que tout cela était contraire au catholicisme en tant que tel, indépendamment de la nationalité des missionnaires.

Le père Caussègue, curé de la cathédrale, avait fondé une association d'hommes sous le nom d'Union Catholique. Cette association allait être l'instrument dont Victoire se servirait pour maintenir la foi et l'exercice du culte dans la mission. Les membres de l'Union Catholique rouvraient les chapelles, réunissaient les chrétiens et remettaient en marche les écoles. Mais tout ne fut pas aussi simple. Victoire se vit contrainte de se rendre dans les principaux endroits pour donner du courage aux faibles par sa présence. Certains rapports de l'époque décrivent les manifestations d'enthousiasme que suscitaient ses visites. « Ayez confiance – disait Victoire – la religion catholique n'est pas interdite. Les Français sont partis, mais la religion reste. »

Lorsque les missionnaires revinrent en poste, Victoire reprit sa vie simple, modeste et humble. La seule chose qui la préoccupait était la conversion de son mari. Elle priait et faisait prier à cette intention. Sa dernière œuvre de « maternité spirituelle » se porta précisément sur son mari. Un soir, on le ramena ivre à la maison, après une chute qui allait s'avérer fatale. Victoire le convainquit de recevoir le baptême, qui lui fut administré sur son lit de mort, en 1887. Veuve, elle porta le deuil jusqu'à sa mort, six ans plus tard. Elle fit dire de nombreuses messes pour le repos de l'âme de son mari et profita de ce deuil pour porter des vêtements encore plus simples et pour se retirer presque complètement de la Cour. Ses enfants les plus chers étaient les humbles : les malades, les pauvres, les détenus cruellement enchaînés, les lépreux continuellement tourmentés par leur mal et mis au ban de la société.

Victoire mourut le 21 août 1894, après une brève maladie. Deux mois plus tard, les missionnaires durent reprendre le chemin de l'exil qui dura jusqu'à la fin de l'année 1895. Sur son lit de mort, Victoire leva les mains au ciel, en tenant son chapelet, et prononça trois fois « Mère, mère, mère », avant d'expirer. Elle fut béatifiée par le Pape Jean-Paul II le 30 avril 1989 à Antananarivo. L'Église catholique la célèbre le 21 août.



Octobre
2019

VIVIAN UCHECHI OGU (1995-2009)

L'héroïsme surprenant qui caractérise l'histoire de Vivian réside dans la façon extraordinaire avec laquelle elle exprima sa foi chrétienne, en exerçant une grande influence sur la vie des autres dès l'âge de 9 ans, en ayant le courage de mettre en pratique ce à quoi elle croyait. Elle en eut l'occasion à 14 ans et choisit d'être tuée plutôt que violée.

Vivian Uchechi Ogu est née à Benin City, dans l'État d'Edo, au Nigeria, le 1^{er} avril 1995, dans la famille de Peter Ogu, d'Enyiogugu. Deuxième de quatre enfants, sa famille était l'une des plus engagées dans la communauté paroissiale de Saint-Paul. Son père se vit confier l'organisation des laïcs de l'Église catholique de l'Ascension, près de la caserne de l'armée de l'air nigériane. Vivian fut baptisée à l'église catholique Saint-Paul, le 1^{er} juillet 1995, et fit sa première communion dans cette même paroisse, le 26 mars 2005. Elle suivit ensuite une catéchèse pour se préparer au sacrement de la Confirmation, qu'elle aurait dû recevoir en 2010.

Dans ses études, Vivian se distingua comme l'une des meilleures élèves de l'école élémentaire. Elle conjuga cela avec son objectif, fortement ressenti, de mener une vie chrétienne exemplaire, inspirée d'une grande spiritualité et d'un grand amour pour ses frères et pour la gloire de Dieu. Après avoir suivi les cours de la Société des Femmes de l'armée de l'air nigériane, elle poursuivit ses études à l'école secondaire Greater Tomorrow, toujours à Benin City. Quand elle mourut, elle était à l'école secondaire supérieure. Elle rêvait de devenir avocate pour défendre les pauvres et les opprimés, lors des procès, en particulier les veuves et les orphelins. Devenir ingénieur aéronautique était un autre de ses rêves pour prouver au monde que cette profession n'était pas faite seulement pour les hommes. Vivian représenta

l'école dans de nombreuses activités, notamment au Cowbell Mathematics Competition, car les mathématiques étaient sa matière préférée. Comme activité en dehors de l'école, Vivian rejoignit un groupe interconfessionnel, où elle remplit la fonction d'assistante du guide de la prière communautaire, rôle qu'elle occupa jusqu'à sa mort. Ses hobbies étaient la lecture, le chant et la danse.

Après son baptême, l'itinéraire spirituel de Vivian connut un nouvel élan à travers le Renouveau Charismatique Catholique auquel elle commença à participer grâce à ses parents qui en étaient membres. Devenue plus grande, elle assistait à leurs cours de formation biblique dans le Groupe de la Joie. Son activité chrétienne fut intense au profit de ses compagnons, grâce à ses expériences et aux conseils qu'elle prodiguait. Elle fut déléguée de sa classe et joua un rôle important dans les rencontres des Camps de Jeunes, réunions annuelles auxquelles elle commença à participer à partir de 2007.

L'Église catholique Saint-Paul proposait aux enfants et aux jeunes de participer à l'Eucharistie dominicale dans un endroit qui leur était réservé afin d'y recevoir une instruction biblique adéquate, avant de rejoindre leurs parents pour la liturgie eucharistique proprement dite. Après la messe, les enfants restaient pour recevoir une catéchèse dispensée par les animateurs paroissiaux. C'est là que Vivian, à l'âge de 9 ans, commença à manifester publiquement son zèle et son courage pour parler aux autres enfants de l'amitié avec Jésus, de la foi, de la dignité de la pureté et de la virginité. Vivian se joignit à la Communauté de l'École dominicale, comme on l'appelait alors, et à la chorale paroissiale. Elle s'impliquait beaucoup malgré son jeune âge. Elle participait à tous les événements spéciaux à l'église, comme la célébration annuelle de la Journée des Enfants, la Journée de l'Enfance et la messe chantée de Noël, de même qu'à l'action de grâce en fin d'année, quand on demandait aux enfants d'aider à servir les célébrations liturgiques.

Après son entrée officielle dans la chorale de la communauté chrétienne qu'elle fréquentait, en 2005, et ayant remarqué que le maestro choisi pour remplacer la directrice de la chorale des enfants n'était pas très constant dans son travail, elle remplit le rôle de maîtresse *pro tempore*, sans y avoir

été invitée ni élue. Elle désirait tellement organiser une chorale compétente et disciplinée qu'elle en rédigea même les statuts avec l'aide de son père. Sa proposition fut approuvée par le responsable des animateurs paroissiaux et c'est ainsi que naquit le premier règlement de la chorale des enfants de la paroisse. Les quatre années suivantes, sous la direction de Vivian, le chœur passa d'un petit groupe d'environ 20 enfants à près de 60 au moment de sa mort. Il obtenait souvent le premier prix lors de concours musicaux organisés par la Société de la Sainte-Enfance, de 2007 jusqu'au plus récent en 2017. Forte de sa profonde conviction, de l'amour envers Dieu et ses camarades, Vivian proposa l'idée du sacrifice périodique. L'idée était d'encourager les enfants à faire de petits sacrifices pour leur salut, leur conversion personnelle et pour les besoins matériels et spirituels des enfants les plus démunis de la paroisse et du monde.

Il n'est donc pas surprenant que, quand l'Œuvre Pontificale de la Sainte-Enfance ou de l'Enfance Missionnaire (OPEM) fut inaugurée dans la paroisse Saint-Paul, Vivian fut élue à l'unanimité comme première Présidente. Durant son mandat, elle travailla inlassablement pour que l'OPEM de sa paroisse soit toujours la première dans l'archidiocèse, en termes d'accomplissement d'œuvres diverses et de prière. Parmi les projets qu'elle coordonna, grâce à son esprit d'entreprise, on relèvera, à l'occasion de la Journée des Enfants, en 2008, une grande collecte de fonds pour couvrir les frais médicaux d'enfants handicapés à l'Hôpital Central de Benin City, et pour subvenir aux besoins de plusieurs enfants des orphelinats d'Edo et d'Oronsaye. En 2009, en vue de la Journée des Enfants, Vivian mobilisa la paroisse tout entière pour instituer un fonds de solidarité en faveur des paroissiens les moins riches. Vivian fut la représentante officielle de la paroisse à l'occasion des réunions et des activités de l'OPEM dans l'archidiocèse. Elle fut également le premier membre de Société de la Sainte-Enfance à contribuer à la création et à la diffusion du bulletin de l'OPEM de l'archidiocèse, intitulé *Les Amis de Jésus*. Vivian aimait lire les Saintes Écritures et elle demandait des explications aux prêtres et aux animateurs sur les enseignements de l'Église. Mue par son amour de la Parole de Dieu,

elle avait décidé d'écrire sa compréhension des Évangiles. Elle était arrivée au chapitre 16 de l'Évangile de saint Matthieu quand elle fut tuée.

Par les cours de formation que l'archidiocèse organisait pour les enfants de l'OPEM, Vivian découvrit le témoignage de sainte Maria Goretti. Elle prenait toujours l'exemple de cette sainte, qui devint sa préférée, quand elle invitait ses compagnons à une vie de foi, comme amitié pure avec Jésus, et elle leur parlait de la beauté de la virginité. Par sa mort héroïque, Vivian offrit un exemple concret de cet enseignement, qu'elle continua à dispenser jusqu'au matin même du jour où elle mourut.

Le dimanche 15 novembre 2009, un soir, alors qu'elle était chez elle, des voleurs armés cambriolèrent sa maison et emmenèrent Vivian et sa sœur hors de la ville, en pleine campagne, près de la zone industrielle gouvernementale de la communauté Evboriaria. Les voleurs tentèrent de la violer mais elle résista énergiquement ; ils tirèrent sur elles et la tuèrent. Après la messe de ses funérailles dans l'église catholique de Saint-Paul, son corps fut transporté dans sa ville natale, Aboh Mbaïse, pour y être inhumé, le 27 novembre 2009. Quand il apprit la nouvelle de la mort héroïque de la jeune fille, le gouvernement de l'État d'Edo concéda à l'archidiocèse catholique de Benin City le terrain où Vivian fut assassinée. Deux ans plus tard, le Conseil du Gouvernement local d'Ikpoba Okha donna le nom de « Vivian Ogu » à la rue où elle fut tuée.

Depuis 2010, tous les fidèles de l'archidiocèse de Benin City se rassemblent sur le lieu de sa mort, le 15 novembre, à l'occasion du jour de la Mémoire de Vivian Ogu. Le 29 mars 2014, l'archevêque de Benin City, Mgr Augustine Obiora Akubeze, a inauguré le Mouvement Vivian Ogu, chargé de faire connaître l'histoire de sa vie exemplaire, de préserver la terre où elle fut tuée et de recueillir des témoignages sur ses vertus et sur d'éventuels miracles liés à son intercession, en vue de promouvoir sa cause de béatification.

WANDA BŁEŃSKA (1911-2014)

Wanda Maria Błęńska est née le 30 octobre 1911 à Poznań (Pologne), du mariage de Teofil Błęński et Helena Brunsz. Le 9 décembre de la même année, elle fut baptisée dans la paroisse Saint-Martin de Poznań. À cause de la maladie qui frappa sa mère, la famille déménagea à Puszczykowo, mais les conditions d'Helena ne s'améliorèrent pas. À seulement quinze mois, la petite Wanda devint orpheline de mère. En 1920, son père alla s'installer à Toruń avec ses deux enfants, son frère Roman et elle. C'est là qu'elle fit sa première communion et qu'elle alla à l'école des filles. En 1928, elle passa son baccalauréat et obtint son diplôme d'études supérieures. Elle fit alors le premier pas vers la réalisation de son rêve, en retournant à Poznań, pour s'inscrire à la faculté de médecine.

Bien que devant attendre encore de nombreuses années avant de partir en mission, Wanda s'engagea beaucoup dans le milieu missionnaire à Poznań et au niveau national. D'abord, elle fit partie de la Section missionnaire du Mouvement Sodalicia Marianska ; puis l'idée lui vint de fonder un Cercle académique missionnaire. Le 20 janvier 1927, dans la salle principale de l'Université de Poznań, en présence du cardinal August Hlond (Primat de Pologne), le premier Cercle académique missionnaire fut inauguré. À cette époque, il comptait environ 150 personnes. Bientôt, d'autres groupes de ce type furent institués dans les universités de Cracovie, Lviv, Lublin, Varsovie et Vilnius. Aujourd'hui, le Cercle de Poznań (Cercle académique missionnaire, relancé en 2002) porte le nom de Wanda Błęńska et envoie chaque année des jeunes vivre des expériences missionnaires. Wanda participa activement à l'organisation et à l'animation du Congrès international des Cercles académiques missionnaires à Poznań (28 septembre-2 octobre

1927), qui réunit plus de 2 000 personnes. C'est à cette époque que fut fondée l'Association des Sociétés de Mission en Pologne, dont Wanda fut nommée membre du Conseil central. Pendant des années, elle participa à des congrès missionnaires nationaux et internationaux. En 1931, elle devint membre du conseil d'administration du groupe missionnaire de Poznań. Elle participait aussi à la rédaction des *Annales Missiologicae*, la première revue missionnaire en Pologne qui, après la guerre, reprit son activité sous le titre d'*Annales Missiologicae Posnanienses*. En 1932, Wanda reçut du Pape Pie XI le mandat de répandre l'Œuvre Pontificale pour la Propagation de la Foi.

Wanda devint docteur en médecine le 20 juin 1934. Après avoir achevé ses études, elle retourna à Toruń, où elle travailla d'abord à l'hôpital municipal puis, jusqu'à la fin de la guerre, à l'Institut National d'Hygiène. En 1942, elle s'enrôla dans l'organisation militaire secrète Gryf Pomorski, qui fut incorporée dans l'Armia Krajowa (Armée Nationale, le principal mouvement de résistance dans une Pologne occupée ; en 1978, Wanda serait alors décorée de la Croix d'Armia Krajowa). Le 23 juin 1944, jour de sa fête, Wanda fut arrêtée pour conspiration. En prison, elle fut condamnée à mort, mais elle fut libérée au bout de deux mois d'incarcération.

Après la guerre, Błęńska prit la direction de l'un des hôpitaux de Toruń tout en travaillant au Département d'Hygiène à Gdańsk. En 1946, elle décida de se rendre au chevet de son frère mourant, Roman, qui séjournait en Allemagne. N'ayant pas reçu son passeport, elle monta à bord d'un bateau à destination de Lubeck où, après s'être cachée dans la soute à charbon, elle parvint à rejoindre son frère. Après la mort de Roman, elle ne parvint plus à rentrer en Pologne. Elle resta en Allemagne et travailla dans des hôpitaux militaires polonais. En 1947, elle suivit un cours de médecine tropicale à Hambourg. Elle partit ensuite pour l'Angleterre, où elle poursuivit ses études en médecine tropicale et fut admise à la Royal Association of Tropical Medicine and Hygiene de Londres. C'est là qu'elle rencontra un missionnaire de la Congrégation des Pères Blancs, qui lui parla du projet de construire une léproserie à Fort Portal, en Ouganda.

En 1950, la Doctoresse Błęńska reçut une invitation de l'évêque du lieu à venir travailler en Ouganda et, en mars de la même année, elle prit son service à l'hôpital de Fort Portal. Mais, malheureusement, la léproserie ne fut jamais construite.

Les hôpitaux de Nyenga et Buluba, construits dans les années 1930 par Mère Kevin, fondatrice de la Congrégation des sœurs franciscaines pour la mission en Afrique, constituaient les premiers centres de traitement de la lèpre en Ouganda. Pendant des années, seuls des infirmiers et des techniciens de laboratoire y travaillèrent, mais ils manquaient de médecins. Le 24 avril 1951, Wanda Błęńska arriva à Buluba, sur les bords du lac Victoria, et commença à travailler à l'hôpital Saint-François, où elle resta quarante ans comme médecin et comme laïque missionnaire. Au début, les conditions de travail étaient déplorables, mais Wanda modernisa ces deux instituts en leur conférant un niveau élevé de traitements et de soins des patients. En 1956, elle fonda un centre de formation pour assistants médicaux chargés du diagnostic et du traitement de la lèpre ; ce centre porte aujourd'hui son nom. Elle enseigna à de nombreux étudiants dans plusieurs pays africains, participa au Congrès internationaux de Médecine sur la lèpre et devint l'une des spécialistes les plus qualifiées au monde pour le traitement de cette maladie. Au début des années 1980, la Doctoresse Błęńska confia la gestion du centre de Buluba à l'un de ses élèves, le Dr Joseph Kawumie. Elle continua cependant à exercer comme médecin consultant, jusqu'en 1992. En 1986, elle se rendit en Inde, auprès du père Marian Żelazek, où elle travailla neuf mois dans le centre pour lépreux de Puri. Les deux missionnaires polonais demeurèrent unis par une amitié sincère pendant de nombreuses années.

Wanda Błęńska conquist le cœur des Ougandais, non seulement par ses compétences professionnelles, mais aussi grâce à son approche envers les malades. On la surnommait la Mère des lépreux. Grâce à son travail, elle a aidé à surmonter la stigmatisation sociale à l'égard des lépreux et a entrepris de nombreuses actions pour restaurer leur dignité. Elle les examinait sans gants, car elle ne voulait pas qu'ils se sentent rejetés ; elle ne les enfilait que

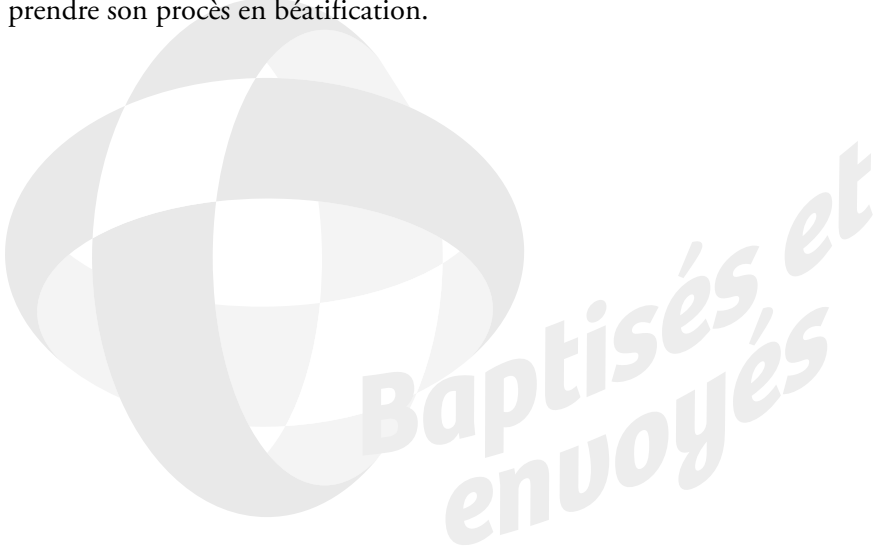
quand la plaie était ouverte ou quand elle opérait. Des années plus tard, elle raconta ceci : « Avant tout, je voulais que mes patients s'habituent et se familiarisent avec leur maladie pour diminuer la peur. Comme pour toute autre maladie, il faut aussi se familiariser à la lèpre. Ces patients sont pauvres. Il y a toujours beaucoup de gens qui leur font sentir leur peur. Parfois se crée une atmosphère de peur, car la peur se répand et est contagieuse. Je disais toujours à tous : "Regardez-moi, mes doigts portent-ils des plaies, oui ou non ?" J'ai appliqué les principes d'hygiène habituels : après avoir examiné un patient, je me lavais les mains. Je ne les lavais pas seulement après l'examen d'une personne atteinte de la lèpre, mais après chaque patient, de sorte que tout le monde puisse voir que ce geste fait partie des habitudes de chaque médecin. »

Wanda Błęńska retourna en Pologne en 1992 mais continua pendant deux ans à faire des allers-retours entre ses deux patries (la Pologne et l'Ouganda). Elle s'installa définitivement à Poznań en 1994 et se rendit pour la dernière fois en Ouganda en 2006. Malgré son grand âge, elle participa à la vie missionnaire de l'Église jusqu'à la fin de sa vie. Jusqu'à 93 ans, elle enseigna au Centre de formation missionnaire de Varsovie. Le 7 juin 2003, l'Institut des Laïcs Missionnaires de la Conférence épiscopale polonaise prit son nom. Pendant des années, elle visita écoles, paroisses, centres pastoraux et groupes missionnaires, s'adressant principalement aux enfants et aux adolescents. « Quand je parle aux jeunes, je dis toujours : si tu as une bonne idée, lumineuse, cultive-la ! Ne la laisse pas s'endormir, ne la refoule pas ! Même si elle te semble impossible ou trop difficile à atteindre, ne te décourage pas ! Tu dois cultiver tes rêves ! »

En plus des conférences et des congrès auxquels elle participait, Wanda organisait l'assistance médicale et financière pour les missionnaires et les missions, parfois même avec ses propres fonds. Elle fit partie du groupe de personnes qui lança la fondation humanitaire Redemptoris Missio et était membre honoraire du Conseil de cette Fondation. L'école privée de Poznań et le complexe scolaire de Niepruszew portent son nom. Elle reçut de nombreux prix et distinctions, notamment la *Croce pro Ecclesia*

et Pontifice, la Médaille de Saint-Silvestre, l'Ordre de la Pologne (qu'elle décida de restituer par la suite), la citoyenneté d'honneur de l'Ouganda, le titre de Docteur Honoris Causa de l'Académie des Sciences Médicales de Poznań et, de la part des enfants, l'Ordre du Sourire.

Wanda Błęńska est morte à Poznań, le 27 novembre 2014, à l'âge de 103 ans. Actuellement, l'archidiocèse de Poznań réunit tous les documents relatifs à la vie et à la sainteté de la Doctoresse Wanda Błęńska, pour entreprendre son procès en béatification.



Octobre
2019